

LT/Colonel XXXXXXXX

Paris le 25 mars 1961

Direction générale
de la commission
Confidentiel défense.
24 bis rue xxxxxxxx xxxxx
Paris 14ème (Dep. Seine)

A Monsieur XXXXX XXXXX, XXXXXXX du centre
carcéral des Baumettes, Marseille (Dep. Bouches du
Rhône).

Objet: Carnets du détenu Dufroy Norbert.

Monsieur.

Suite à votre courrier faisant état de révélations
compromettantes au sujet des événements d'Algérie dans
le journal intime du dénommé Dufroy Norbert, né à
Alençon le 27/02/1923, condamné à mort et guillotiné le
17/07/1960, les carnets au nombre de trois, retrouvés dans
les affaires personnelles de ce dernier après son exécution,
ont été transmis au service des affaires algériennes.
Après examen des documents, le service reconnaît qu'en
de nombreux points, ce journal intime fait état de
certaines informations qui, notamment en raison des
opérations militaires en cours, ne peuvent entrer dans le
domaine public. De plus, le dénommé Dufroy Norbert
ayant servi au 4ème RAM comme canonnier, y met en
cause certains officiers et sous-officiers de ce régiment,
sans que les faits qu'il leur impute puissent être prouvés.
En conséquence, la commission considère que ces carnets
ne peuvent être restitués à la famille du dénommé Dufroy
Norbert, et seront classés secret défense.

Tout en vous remerciant, Monsieur, de votre aimable
collaboration, nous vous demandons de garder la plus
grande discrétion au sujet de ces documents.

Sincères salutations.

LT/Colonel XXXXXXXX

RAPPORT: DUFROY NORBERT.
DOSSIER N°1961/BFX03-6

Copie intégrale des trois carnets:

12 mars 1956:

J'aurais jamais dû écouter ce crétin de Guédon. Je le dis, je le répète sans cesse, mais c'est un fait. J'ai été trop con de m'embarquer dans cette aventure débile avec des naïfs comme eux. C'était trop simple et trop simpliste. N'importe quel crétin comprendrait qu'après avoir joué les cambrioleurs, il faut écouler la marchandise au plus vite. Mais Guédon et ses deux andouilles voulaient jouer les capitalistes. Ils stockaient le matos dans leur baraque pour se partager le butin dans leurs vieux jours! Non mais quelle bande de connards!!!

Guédon s'est fait taupé bêtement par les condés alors qu'il siphonnait un camion. Les poulets en voyant la caverne d'Ali Baba dans la baraque ont vite compris qu'ils venaient de mettre la main sur le gang qui vidait les résidences secondaires depuis plusieurs mois.

Tous les autres et moi avec, on est vite tombés dans le panier à salade. Les autres avaient un casier long comme le bras et ont fini au mitard.

Guédon n'avait pas de casier. De ce fait, ils l'ont relâché peu de temps après. Après coup il a dit : "Ho ben finalement c'est une bonne expérience la garde à vue! Comme ça je sais comment ça se passe!" Et tout ça avec son sourire niait. Non mais quel connard!

Moi j'en étais pas à mon coup d'essai. Alors on m'a laissé le choix entre deux avenir merdiques: La taule ou l'engagement pour l'Algérie.

Après mon histoire de trafic de bagnoles, le même juge m'avait donné le choix entre le gnouf et l'Indochine. J'avais alors préféré le gnouf. Mais là c'est clair, plutôt le front que le zonzon avec ses cafards et où on peut pas aller se doucher sans se faire enculer!

-Vous êtes un héros de la résistance Dufroy! On a besoin de votre expérience militaire!

Qu'il me dit le juge!

Couper des lignes téléphoniques et autres sabotages à la portée de n'importe quel malfrat ou mariole, il appelle ça des actions militaires! Tout ça parce que je suis sorti le seul vivant d'une embuscade de la Gestapo.

Quatre bastos dans le bras ont suffi à faire de moi un héros à leurs yeux.

À la libé, ils nous ont fait croire que les anciens maquisards comme nous formeraient la nouvelle élite de la France. On a été assez naïfs pour croire leur baratin de pontes endimanchés et emplumés. On était trop jeunes, trop verts. On nous a vite oublié.

Je suis retourné bosser chez mon cher père, dans son atelier de mécanique agricole. Pour lui, héros ou pas, je demeurais un sale petit con. Après l'avoir surpris en train de lire le courrier de ma fiancée de l'époque, j'ai pas pu me retenir. Je lui ai pétié la tronche. Il n'a pas hésité à porter plainte. C'est là qu'ont commencé pour moi des années d'errance et de galères jusqu'à cette piaule sordide

d'Alençon d'où je m'apprête à partir vers le grand sud...

13 mars 1956:

C'est un petit matin d'hiver, gris et sale...

Le taxi se faufile sur la RN12 au milieu des ornières et des crapauds écrasés sur l'asphalte humide. Les gouttes de pluie glissent sur le capot gris de ce break aronde, en dessinant de petits serpents menaçants dans ma direction. Le chauffeur fume une gauloise. La fumée bleue d'une goldo, y'a rien de plus écoeurant le matin. Pourtant je suis fumeur moi aussi, mais je supporte pas l'odeur de la clope le matin. Le matin, tout me semble plus sale, plus mauvais. Les crottes de chien me semblent plus voyantes, plus puantes, et les gens plus cons. Bref, j'aime pas le matin...

Le taxi file vers Mayenne où je dois prendre mon train. En effet la voie ferrée Alençon-Le Mans est en réfection. Le terrible mois de février qui vient de s'écouler a fait beaucoup de dégâts. La douze en a un coup dans la gueule aussi, mais ça roule quant même. Nous y voilà, la ville de Mayenne est encore endormie. Mais qu'elle soit en sommeil ou éveillée, beaucoup comme moi y ressentent un étrange sentiment de malaise. Un truc indéfinissable, comme une fuite de gaz qui nous enivre avant de nous faire vomir et de nous péter à la gueule. Les réverbères palots et rares n'y sont pour rien. Il y a dans cette ville comme un poison dans l'air qui nous crève l'âme avant parfois de nous tuer tout à fait...

Mon copain Georges Lambertier s'y était installé après son divorce. Il s'y est mis à picoler à mort. C'était pourtant pas du tout son genre. Il avait des ardoises de bistrot aussi hautes que ces peupliers qui défilent dans la grisaille sur le bas côté. De la bière à la mise en bière... Heureusement il est enterré chez lui à Villaines. Parce que reposer en paix à Mayenne, ça doit pas être facile, même pour un mort. C'est là aussi que Guédon y avait rencontré sa bande de malfrats et qu'il avait commencé ses conneries. Quant aux habitants de cette ville... Je ne vais pas m'étendre sur eux. Je serai malpoli...

Mattéo, un républicain espagnol, me racontait qu'il était arrivé dans cette ville fin 39 avec d'autres réfugiés. À peine arrivés, ça s'était terminé en castagne avec les employés communaux. Il me disait qu'à Mayenne il avait regretté le camp d'Argelès. C'est pour dire la gueule du bled. Moi aussi j'ai comme tous ceux qui s'y sont attardés une part de malheur. En effet, la dernière fois que j'ai mis les pieds à Mayenne, c'était y'a deux ans. C'était l'été, il faisait chaud, mais l'atmosphère y était tout aussi glauque qu'aujourd'hui. C'était pour rejoindre Jocelyne au tribunal et dire oui au divorce...

Elle me regardait avec ses yeux de merlan frit, entourée qu'elle était de ses deux enculés de frangins. Ils avaient peur que je la brutalise ces deux nazes!!!

J'avais rencontré Jocelyne dans un café en sortant d'un

cinéma de Laval quelques mois plus tôt. On s'est mis à parler de nos voyages, surtout de l'Italie qu'on adorait tous les deux. Tout de suite le coup de foudre. Mais déjà y'avait un problème. C'était une citadine pure et dure, et moi un rural dans l'âme. ça pouvait pas coller. Pour moi cette femme, c'était l'opportunité de rentrer dans le droit chemin après des années de fauche et de rapine. Mais l'ors d'un voyage à Venise, j'ai découvert qu'elle était aussi malhonnête que moi, une pique-assiette sans pareille, et une arnaqueuse hors pair. Raté pour la rédemption! En revenant de Venise, je sais pas quelle lubie nous a pris... On était à Nice. Le ciel était d'un bleu intense et les mimosas d'un jaune pétant. L'air du temps était trop romantique. Bref, on s'est marié sur un coup de tête avec deux compagnons de voyage comme témoins. Quelle mièvrerie! C'est monstrueux de connerie quand j'y pense. Comme si un engagement comme ça pouvait avoir une quelconque valeur pour une baroudeuse comme elle! Quand je lui ai parlé de vie commune et que j'ai commencé à être plus présent dans sa vie, les choses ont commencé à se gâter très vite. Elle m'a accusé de tous les mots, pour finir dans ce tribunal kafkaïen de Mayenne... Elle, rat des villes. Moi, rat des champs. Avec pour point commun d'être deux rats quand même. Les rats se bouffent entre eux c'est bien connu... Les mimosas c'est très beau, mais ça pue le poisson pourri. J'avais pas fait gaffe à ça...

J'arrive à la gare. Le guichetier ne répond pas à mon bonjour. Je monte dans le train. C'est parti. C'est un petit matin d'hiver, gris et sale...

14 mars 1956:

Le train arrive enfin à Draguignan. J'ai mal partout. J'ai pas dormi. Les pouilles du 4ème RAM nous débarquent sans ménagement, pour nous rembarquer aussitôt dans des GMC dont le kaki est tacheté du caca de la route boueuse. La douzaine d'"engagés volontaires" qu'on est, a une moyenne d'âge bien plus élevé que les gamins qui nous emmènent. C'est clair qu'on est tous des malfrats à qui on a donné le choix entre le kaki et le cachot. Déjà que les pouilles c'est pas accueillant, avec nous ils ont encore moins de raisons d'être aimables. Mais bon, l'air est doux, le ciel est d'un bleu intense et y'a des mimosas. Comme le jour de mon mariage. Qu'est-ce que ça chlingue le mimosa... Tout de suite, perception du paco, tout le monde en kaki et ranjos. Puis, séance de scalpage à coup de tondeuse. Officiellement, la coupe à raz chez les bidasses, c'est pour une question d'hygiène. Mais la plupart des gens pensent que c'est pour les humilier. Moi je pense pas ça. Je pense que c'est beaucoup plus psychologique. Ce qui nous identifie le plus, c'est notre tête. En changeant nos tronches, l'armée veut nous faire comprendre qu'à partir de là on devient quelqu'un d'autre. On voit nos cheveux tomber comme des serpents qui laissent leur

vieille peau derrière eux après leur mue. Un homme est mort, une nouvelle créature est née. Même coiffure, même couleur que les autres, même façon de se déplacer, ensemble, tous pareils, comme un seul, comme une seule machine à tuer... Seules nos âmes y échappent au début, avant de se plier elles aussi...

L'individu n'existe plus, quelqu'un d'autre se met à penser à sa place... Le principe était le même dans les camps de concentration. Il fallait faire comprendre aux déportés que rien ne serait plus comme avant...

15 mars 1956:

J'ai pas fermé l'oeil de la nuit. Ma boule à zéro me gratte et puis y'a ces putains de merles! Ceux-là, derniers couchés et premiers levés avant l'aube. Leurs pas qui bondissent sur le toit en taule, font penser à des balles de tennis qui rebondissent. ça me fait penser aux filles Demestre. Les filles du célèbre avocat. Avant guerre, il était le propriétaire du domaine de Champfrères. Il avait un cours de tennis privé où ses filles jouaient l'été. À chaque échange, leurs petites jupettes se soulevaient et laissaient entrevoir leurs petites culottes.

Avec les gamins du village, on les matait planqués derrière la haie. On se branlait comme des malades dès qu'on voyait leurs rondeurs. Celui qui envoyait la purée le premier payait son coup. Bien des conneries d'ados ça! Après leur match, en guise de fleurs, ces demoiselles découvraient au détour de la haie, des graminées et des mures cristallisées en une étrange gélatine blanchâtre...

7h00: On fait la connaissance de nos supérieurs. Pas de surprise pour moi. ça fait plus de dix ans que j'ai pas porté l'uniforme, mais la glorieuse armée française fait toujours peine à voir. La grande muette reste un concentré de connerie humaine sans commune mesure. C'est tellement concentré qu'à la moindre embrouille ça pète: Juin 40, un panzer dans les Ardennes : BOUM! Mars 54: Camping dans un trou en Indo: BOUM! Et j'en passe...

En attendant le prochain Waterloo, nos pouilles paradent comme des paons qui ignorent qu'ils vont bientôt passer à la rôtière.

Parmi cette faune kaki, le plus beau: L'adjudant Clouseau. Avec ses petits gants blancs, et son air hautain, il fait très aristo. Pourtant il n'a qu'un CAP de menuisier. Cela n'empêche pas ce quasi illettré de traiter d'abrutis des deuxième classe beaucoup plus calés que lui! Mais bon il a sa barrette, donc il se la pète!

Le sergent Reichmann: Il est tout petit, il est laid avec ses grosses lunettes. En plus son papa était soldat dans la Wehrmacht. Donc pour se faire respecter, il se croit obligé de gueuler plus fort que les autres.

Il y'en a bien d'autres. Mais la cerise sur le gâteau, c'est bien le lieutenant Malborgne, un rouquin barbu.

Au début je croyait que c'était un acteur. Je me disais, c'est pas possible. On tourne un film. Doit y'avoir une caméra dans le coin. Mais non, il joue pas! Ce type s'est engagé à seize ans. Depuis tout ce temps passé dans les casernes, même ses neurones doivent être kakis.

Il se présente, commence son discours très calmement, puis ça monte en intensité. Au bout de dix minutes, il est déchaîné! C'est Hitler! Il va bientôt s'embraser! Il éructe:
-Si on fait rien, les bougnouls et les rouges vont venir chez nous!!!...

Puis il me regarde, droit dans les yeux! Il me fixe du doigt!
-Si ils viennent, ils vont violer ta femme, ta soeur, ta mère, et même ta grand mère!!!

J'en peut plus. J'éclate de rire. Il réplique en me foutant un pain dans la gueule. Mitard...

20 mars 1956:

Au bout de trois jours de zonzon, je te retrouve enfin cher journal. Tout ce temps sans te confier les conversations des cafards de ma cellule. Leurs petites pattes sur le ciment, émettent des petits cliquetis qui font penser à du morse.

Sûr que les rouges et les félagas les ont retourné!

Ils envoient des messages vers Moscou! Ils nous espionnent! Rien que de penser à l'idée que le KGB reçoit les comptes rendus de mes branlettes dans ma cellule, ça me fait frémir!

J'en parlerais bien au lieutenant Malborgne, mais mon coquard me fait encore mal...

21 mars 1956:

"Alors Dufroy, t'en chies hein?!?" Qu'il me dit le Malborgne. On fait un "petit échauffement" de douze bornes sur les pistes d'aviation d'Istres. Toutes les goldos que j'ai fumé depuis trois jours se font sentir dans mes poumons. Les pistes n'en finissent pas. Elles font cinq kilomètres de long, mais j'ai l'impression qu'elle font le tour de la terre. Malborgne me regarde agoniser avec délectation... Le footing c'est visiblement sa torture favorite pour les récalcitrants.

La douche froide à l'arrivée est une amère récompense.

22 mars 1956:

Manoeuvres à Canjuers. Pour voir si on est de bons combattants, ils ont mis au point un petit scénario: Un binôme (deux mecs), doit prendre d'assaut un bâtiment à l'orée d'un bosquet, où il y'a un tireur isolé. Arrivés aux abords de la ruine, mon collègue me couvre tandis que je dois faire le tour pour aller "foutre une grenade au plâtre sur la gueule du bougnoule" comme le dit Malborgne.

Déjà, je m'étale dans la boue dès le départ. Ensuite je fais le tour, mais n'ayant pas réparé l'endroit exact où se planque le tireur, je balance ma grenade dans la première fenêtre venue. Elle explose dans la salle où attendent les binômes déjà passés. Ce qui me vaut les félicitations de mes collègues couverts de plâtre, et du lieutenant Malborgne qui m'élève au rang de "Grand commandeur des couillons de l'armée".

23 mars 1956:

L'ambiance entre les recrues ne serait pas si mauvaise, si y'avait pas ces suce-boules de parisiens. Ils sont tellement lèche-culs, qu'ils arrivent à échapper à toutes les corvées, ces putes!

On tue le temps entre belote et branlettes . Pour s'astiquer le manche, on dispose de quelques vieux numéros de Paris-Hollywood. ça me fait toujours marrer d'y voir ces photos de pépées, dont les fufes sont censurées par une espèce de floutage couleur chair. ça a le même aspect que l'auréole des saints sur les images pieuses. Finalement, dans les deux cas c'est pareil: Derrière le flou, il y'a le mystère de la vie, le sacré, le tabou. Sauf qu'on se branle pas sur une image pieuse.

"Putain! Éjacule pas sur mon Paris-Hollywood".

Qu'il me dit le parigot, en me voyant sortir des chiottes avec.

"Les bougnouls en raffolent en Algérie! Il parait qu'ils les rachètent à prix d'or là bas! Faut pas faire de tâches!"

Le fric et le cul. Y'a que ça qui fait tourner le monde. Le reste n'est que branlage de mouche. Je m'en fout, moi quand je me branle, je pense surtout à Marie-Louise que j'ai laissé à Alençon...

24 mars 1956:

Ils nous font chanter la Marseillaise. Quand on écoute bien les paroles, on se dit que même Hitler n'aurait pas pu écrire un truc aussi haineux et sanguinolent. Mais bon, il parait qu'on est le pays des droits de l'homme... Alors... Alors il ne faut pas se leurrer: La France est morte en juin 40, dans la honte et le déshonneur. Tout ce qu'il y'a eu depuis la libé, n'est qu'une caricature fantasque et ridicule de la défunte France. Un pays peuplé de fantômes grimaçants, comme sur les tableaux de Goya. Toutes ces pouilles auront beau continuer de s'époumoner à nous faire chanter cet hymne guerrier, ça n'y changera rien...

25 mars 1956:

Il pleut sans arrêt depuis ce matin. On passe notre temps en corvées toutes aussi dégueulasses les unes que les

autres, mais l'instruction militaire est plus que limitée. Malborgne nous fait des discours interminables, et se perd en diatribes racistes contre les arabes et les communistes, mais se garde bien de nous parler de notre future mission en Algérie. Ni même de la date de notre embarquement à Toulon.

26 mars 1956:

Aujourd'hui je suis chauffeur de permanence. Ils m'ont envoyé chercher le plus grand soiffard de toute la grande muette, à savoir l'adjudant Pauret. Le mec, il a même plus le teint viticole. Il a la gueule mauve foncé qui vire au noir. C'est sans doute en voyant sa gueule qu'on a inventé l'expression «Etre noir». -Tu vois, quand j'étais en Afrique, j'apprenais aux nègres à conduire alors qu'ils avaient jamais vu une bagnole de leur vie! Qu'il me dit le Pauret. Ce con va bientôt me dire que la couleur de sa tronche est un héritage de l'Afrique. En tout cas c'est pas à cause du soleil tropical... Je l'emmène au cercle des sous-officiers. Joli nom pour une buvette à l'écart du camp, où il passe bien sûr le plus clair de son temps. Il m'a dit de venir le rechercher au bout d'une heure. Et là, surprise. Vu de l'extérieur, le bâtiment ressemble à un blockhaus dégueulasse, gris avec de la rouille qui bave sur le ciment. Mais une fois dedans, c'est un vrai lupanar. Des serveurs en satin bleu et épauettes d'or, et un décor rococo digne des meilleurs bordels. Mais y'a que des mecs. Le pick-up crache du jazz et du mambo à fond la caisse.

-Eh ! Pauret! C'est ça le beau gosse qui t'accompagne? Pas mal du tout! C'est un sous-off en retraite qui me reluque de la tête aux pieds avec un sourire de pervers. Il ose pas me toucher. Il me trouve sans doute trop vieux et pas du tout avenant. Mais il ne se prive pas avec un jeune appelé qui fait le service. Le mec doit avoir dix huit ans à peine. Il se prend une main au cul à chaque passage. Il tente de faire comme si de rien n'était, mais il est vert de peur. Il doit se demander comment il va finir ses dix huit mois sans se faire enculer. En voilà un qui préférerait aller en Algérie! Pauret est affalé au bar, il ne réagit plus quand on lui parle. Sa tronche est désormais d'une couleur indéfinissable. Le néon fait ressortir les boutons et les défauts de son visage. Il ressemble à un champignon vénéneux. J'arrive péniblement à le faire asseoir dans la Jeep. Le trajet a duré moins de cinq minutes, ce qui ne l'a pas empêché de gerber dans la bagnole. Le vrai problème de l'armée française n'est ni l'alcoolisme ni la pédérasie, ni même le manque de moyen et le matos pourrave. Non, le vrai problème est l'incompétence criante des cadres, accentuée par le jenfoutisme des appelés. Une bande de guignols tout juste bons à défiler et à laver les chiottes...

27 mars 1956:

Ma piaule est presque exclusivement composée de parisiens. Quand il parlent, avec leur accent, on dirait qu'ils vont vomir. Cette impression est d'autant plus renforcée par leurs déjections vocales mêlées d'arrogance qu'ils sortent à longueur de journée. Ils sont à pleurer de bêtise. A les entendre, ils ont tout fait, tout vu. A tel point que c'est à celui qui sortira la plus grosse énormité. Vu qu'ils sont si parfaits, c'est à se demander quelle connerie ils ont fait pour se retrouver là. Paris, la ville lumière, comme ils disent... C'est peut-être vrai pour les lampadaires... Moi tout ce que j'ai vu là bas, c'est une ville triste et dégueulasse. Y' en a un qu'a commencé à me chercher avec la photo de Marie-Louise que j'ai dans mon placard. Il se foutait de sa gueule, à cause de son grain de beauté entre sa lèvre supérieure et son nez. En voyant ce détail, ils se sont tous mis à lever le bras et à faire «Heil Hitler!». Là, j'ai pétié un câble. J'ai sorti la porte de ses gonds, et je leur ai foutu sur la gueule avant de tout casser en hurlant. C'est les mecs de l'armurerie qui m'ont maîtrisé. -Foutez-moi ça au niouf! Seul commentaire de Malborgne avec son regard de nazi. Heureusement, j'ai gardé mon journal sur moi.

28 mars 1956:

Y'a deux infirmiers qui m'ont sauté dessus ce matin à six heures. J'ai bien pensé à leur dire que je suis pas du matin, mais ils avaient pas l'air du tout diplomates. Ils m'ont foutu une camisole sans dire un mot, et direction le centre médical. J'ai déjà vu des hôpitaux cradingues, mais ceux de l'armée ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Un mélange hallucinogène d'urine et d'éther, et des draps qui virent du marron au noir. Ils ont dû faire les deux guerres mondiales! L'adjudant Sibord me reçoit. C'est un petit brun mal rasé, l'air bête et méchant, qui fume clope sur clope. Il est sept heures, mais il sent déjà la niaule. Il a toujours faim. Il grignote un casse-dalle au pâté qui pue aussi. La quantité phénoménale d'alcool qu'il absorbe chaque jour, a sans doute creusé un gouffre abyssal dans ses entrailles, d'où sans doute sa faim insatiable... -J'ai votre dossier médical Dufroy. Vous avez déjà fait quelques séjours en psychiatrie... Qu'il me dit cet ivrogne. -Alors, schizophrène comme ça? De toute façon ici on est pas équipé pour des maboules dans votre genre. Vous irez bientôt passer vos nerfs sur les bougnouls en Algérie, ça

vous guérira peut-être...

Retour au gnouf.

Schizophrénie, ma petite soeur infâme et cruelle, qui tel un pétard dans le cul, déclenche mes crises comme bon lui semble à la moindre étincelle. Elle s'est emparée de moi à la seconde où je suis né. L'accouchement s'est mal passé. J'ai vu le jour le cordon autour du cou. Dès le début cette chienne de vie voulait ma peau. Vingt quatre heures de réanimation. Les toubibs avaient dit à ma mère que j'en aurai forcément des séquelles... Pas suffisamment pour éviter de me faire trouer la peau en Algérie...

29 mars 1956:

Je dors peinard au milieu des cafards, quand vers quatre heures du mat, v'la les matons qui se pointent brutalement.
- Allez taré, bouge-toi le cul! T'as dix minutes pour te préparer!

-Pour aller où?

-Ben au Club med, Ducon! Magne-toi le fion!

T'embarques à Toulon!

Ainsi donc, mon problème est réglé. Je fais partie de la première fournée pour le grand sud.

Le jour commence à peine à pointer quand le bateau quitte la rade de Toulon. La mer est grise et menaçante, comme l'eau d'un caniveau après l'orage...

30 mars 1956:

Cette fois c'est le grand large. Des paquets de mer frappent la coque de notre rafiote.

On est tous entassés sur le pont, pendant que les officiers sont bien au chaud dans la cabine.

Je ne reconnais personne, pourtant on est tous du 4ème RAM. Y'a que des jeunots autour de moi. Même les officiers ont facilement dix ans de moins que moi.

On a visiblement tenu à m'éloigner des autres «volontaires» et c'est pas plus mal.

On nous a donné un sac en papier chacun à l'embarquement. On a vite compris pourquoi.

Nos tripes se sont mises à remuer au rythme de la Méditerranée, avec comme pour les vagues, quelques débordements sur le pont quand le sac était introuvable dans le foutoir du paquetage.

Je passe la nuit près des machines, dans le ronronnement grave et lancinant du diesel qui aggrave mes nausées.

31 mars 1956:

Un vieil officier, avec une grande moustache blanche comme en quatorze, vient nous faire un speech pour tenter de réveiller notre patriotisme.

Il nous dit que cette traversée n'est rien.
-La Méditerranée traverse la France comme la Seine
traverse Paris!
Qu'il nous dit.
Une fois qu'il a été barré, y' en a un qu'a demandé quand
est-ce qu'on verrait l'île de la cité. On a tous éclaté de rire.

1er Avril 1956:

Cette fois on y est! On a débarqué ce matin à l'aube.
Je m'attendais à trouver le grand soleil, mais le ciel est gris
et bas comme à Toulon. Vu sous cet angle, c'est pas Alger
la blanche, mais Alger la grise...
Ce que j'en vois, ça a tout d'une ville européenne.
D'ailleurs, en ce matin blafard, je ne vois que des blancs.
Enfin... des blancs kakis. Les bidasses contrôlent tout.
Donner autant de pouvoir à des crétins comme nous, c'est
de la folie pure.
On a pris nos quartiers dans une caserne assez confortable
sur les hauteurs de la ville.
-Inutile de déballer vos paquetages, on va pas rester
longtemps.
Nous dit le jeune lieutenant Polky.
Enfin un peu de temps pour glander en cet après-midi
algérien. Un peu de temps pour penser au fessier généreux
de Marie-Louise. Première branlette en terre africaine!

2 avril 1956:

Première ballade dans les rues d'Alger. Premier moment
agréable depuis longtemps.
Cette fois le soleil est au rendez-vous. Une petite brise
légère nous rend presque euphoriques.
Au détour d'une ruelle, on voit pour la première fois des
arabes. Leurs femmes sont drapées de blanc des pieds à la
tête. Elles ressemblent à des fantômes.
Elles espèrent sans doute ainsi échapper à la libido
incontrôlable des pauvres mâles que nous sommes.
Mais quelque part, ça a l'effet inverse. On a toujours très
envie de savoir ce que peut contenir un paquet cadeau,
même si le contenu peut nous décevoir.
Tout juste ces femmes laissent-elles voir leur regard
d'ambre à travers un petit rectangle. ça fait penser à un
film en cinémascope. Même si le film est pas terrible, ça le
rend tout de suite attrayant. Aucun vêtement n'empêchera
une femme d'exhaler sa féminité...
Les femmes pieds-noirs sont mignonnes aussi, mais elles
font pimbêches. Elles en ont visiblement marre de voir des
mecs en Kaki. En effet, seule cette couleur semble être un
indicateur de guerre dans ce paradis méridional.
Où est donc la guerre ici? Aucun bâtiment éventré, pas de
gens mutilés, comme j'ai pu le voir à Coblenze en
Quarante-cinq. Pourtant celle-ci allait se rappeler à notre
bon souvenir.

En fin d'après-midi, alors qu'on est attablés à la terrasse d'un troquet, une explosion sourde se fait entendre. ça vient de quelques rues plus loin. ça fait trembler nos demis. Très vite, des Jeeps et des pompiers commencent à converger vers l'endroit, et des mecs de la police militaire nous demandent de regagner nos casernes immédiatement. Le soir, sur la place d'armes, le capitaine Georget nous informe que toute sortie en dehors de la caserne est désormais interdite, suite à un attentat dans un cinéma où un gosse de quatre ans a été grièvement blessé. Il évoque ensuite une attaque d'un commando de marine à la frontière tunisienne contre une base du FLN. Que celle-ci s'est soldée par une victoire, mais aussi par quatre pertes dans nos rangs, parmi lesquelles un officier de notre régiment, à savoir le lieutenant Malborgne... Durant la minute de silence en sa mémoire, je ne peux m'empêcher de penser au psychopathe qu'il était. Maintenant, on ne se souviendra de lui, que comme un héros mort au champ d'honneur. Chapeau l'artiste...

3 avril 1956:

R.A.S.

4 avril 1956:

ça chie dans les Aurès. Les félouzes ont buté quinze arabes et y'a des flics et des bidasses qu'ont été blessés. Du coup, on quitte Alger, et nous voilà partis vers l'est en renfort. Je conduis un vieux GMC qui a du faire le débarquement en juin quarante-quatre et toute la fin de la guerre. Le moulin est agonisant, et fume comme une machine à vapeur au milieu des orangers dans le couchant. Le sergent Demez, qui est assis à mes côtés, me dit que je conduis comme un pied, avec son fort accent du sud-ouest. Quelques barrages ici et là, mais à part ça, pas grand monde rencontré, à part quelques chèvres et quelques ânes qui barrent le passage de temps en temps. Demez me dit qu'on va rouler toute la nuit. Je profite d'une pause pour écrire ces quelques lignes.

5 avril 1956:

On est arrivés dans les Aurès ce matin. C'est plutôt montagneux. L'endroit idéal pour une embuscade. On s'est installé dans une espèce de bergerie à moitié en ruines. ça sent la bique. Je déteste tout ce qui est ovin. Mais bon, on est tous tellement crevés de notre nuit blanche sur la route, qu'on fait pas les difficiles. On s'allonge sur les lits de camp pour une sieste

bienvenue. Et puis le soir, on nous réveille brutalement à grands coups de pompes dans nos pieux.
Rassemblement, contrôle des paquetages. Ils nous font mettre à poil. C'est tout juste si ils regardent pas le contenu de nos anus!
Après plusieurs recomptages des armes et des munitions, on finit par avoir quelques indiscretions.
Un aspirant s'est fait la malle avec toute une cargaison d'armes, et a rejoint des maquisards communistes.
ça se serait passé dans la région d'Alger.
Nous, on se marre, mais les pouilles sont livides.
Demez lance ce commentaire désespéré: -Putainque! Si les officiers vireu cocos, on a plus qu'a remballéu le matosseu et seu barrer d'ici! Putainque de ta mèreu!!!
Ils nous font signer une déclaration sur l'honneur comme quoi on est pas cocos! Je suis sûr que l'aspirant en question avait aussi signé ce genre de truc... Et puis l'honneur,ici tout le monde est assis dessus... L'honneur!
J'ai du mal à me retenir de rigoler...

6 avril 1956:

Au milieu de l'après-midi, on entend des détonations sourdes vers l'est. Une patrouille de légionnaires se fait accrocher par des félouzes à six bornes d'ici.
J'ai même pas pu finir de chier avec ces conneries là!
On arrive aux abords de la zone de combat. On est peut-être à deux kilomètres. On a pris position sur une crête, d'où on voit nettement les félouzes qui canardent les légionnaires depuis un flanc de montagne.
Les topographes débarquent à la hâte leur matos de mon camion. Quatre canons sont braqués vers les assaillants.
Puis, avant qu'on puisse tirer le moindre coup de feu, des crépitements très secs d'une mitrailleuse se font entendre derrière nous à deux cent mètres à peine.
J'ai pas le temps de me retourner. Juste le temps de voir la tête d'un topographe exploser à côté de moi, dans un panache d'éclaboussures de cervelle, avant de m'allonger par terre. J'ai un petit bout de son cerveau collé entre mes lèvres. J'ose même pas le recracher tant je suis tétanisé.
Plusieurs minutes s'écoulaient au milieu des tirs de la mitrailleuse, avant que j'entende gueuler Polky.
J'ai pas compris ce qu'il a dit, mais aussitôt après, des tirs de riposte ont éclaté de notre côté.
Au bout de trente secondes, la mitrailleuse a cessé de tirer.
-Ils sont barrés!
C'est la voix du sergent Bayert. Il a essayé de prendre les assaillants à revers, mais n'a trouvé que des douilles et des traces de piétinement derrière un bosquet.
-On a été vendus par les bergers. Y'a qu'eux qui savaient qu'on était dans le secteur. Ils nous ont suivi depuis le camp.
Ajoute le lieutenant Polky.
Je me relève enfin, pour constater que c'est pas un, mais quatre cadavres qui gisent autour de moi. Tous affreusement déchiquetés. Moi, à part des litres

d'hémoglobine sur mon treillis, j'ai pas une égratignure.
-Putaingue! t'as riengue! T'as la baraka toa! Comme ils disent ici, heingue?!?

Me dit Demez interloqué.

Depuis toujours, j'ai eu la sensation étrange que quelqu'un, ou quelque chose, me fout la poisse, mais me protège en même temps.

En juillet quarante-quatre, quand la Gestapo nous avait taupé à Courtemaille, j'avais vu deux camarades se faire exploser la cervelle, avant de réussir à me tirer et de m'en sortir vivant et libre, avec seulement quatre bastos dans le bras contre toute logique.

Dix ans après, l'ors de la commémoration, ça me remuait encore les tripes et ça me tirait les larmes. Mais là, va savoir pourquoi, ça me fait rien. C'est peut-être parce que je connaissais à peine ces mecs, ou aussi peut-être parce que je me suis endurci.

En face, les légionnaires ont pris le dessus sans l'aide de nos canons. Ils nous rejoignent.

Nous, on a huit morts et dix blessés, dont deux graves.

Eux, c'est pire. Quatorze cadavres et plus de vingt blessés.

Un grand blond au regard bleu pâle, me demande une sèche avec un accent qui sent bon le pin des forêts profondes d' Europe centrale. C'est un polonais, du moins, c'est ce que je crois comprendre. Il a l'air d'avoir mal sur son brancard. Quand je lui demande ce qu'il a, il me répond juste «Doupa...doupa». En voyant que je ne comprend pas ce qu'il baragouine, il se tourne pour me montrer son fessier à moitié arraché. Malgré l'horreur de sa blessure, il ne se plaint pas plus que ça!

Vraiment des durs ces légionnaires!

Des hélicos arrivent. Très vite, les blessés et les macchabées sont embarqués.

Polky nous demande d'enterrer les cadavres des félouzes tués par les légionnaires. Le caporal Moyet se permet même de couper les oreilles d'un d'entre eux, et de les garder comme trophée.

Polky nous ordonne même d'étaler du sable sur le sang.

C'est beau les Aurès. On dirait un paysage de western.

Nous, on est les cow-boys. On a même les chapeaux...

7 avril 1956:

On s'est regroupé avec les légionnaires dans la bergerie en attendant de nouveaux ordres du PC.

On est tous sur le qui-vive. On fume clope sur clope. Ces horribles Goldos «troupe», avec des tâches jaunâtres sur le papier. Elles puent encore plus que les Goldos civiles, et y' a toujours un con pour en griller une le matin.

Bayert a suivi les traces des mitrailleurs inconnus.

D'après lui, ils nous ont suivi des hauteurs de la bergerie vers la crête en passant par un raccourci escarpé, et sont repartis vers le village des bergers, après nous avoir tiré dessus. Ils étaient trois tout au plus.

Polky décide d'une expédition punitive contre le village, sans attendre les ordres.

Nous voici à grimper la côte en file indienne vers le village. Certains, Polky en tête, tiennent leur baïonnette à la main, ce qui me laisse présager du pire.

On arrive dans le village. En fait, c'est un petit hameau extrêmement misérable, aux rues de boue.

Ici et là, quelques poules et autres chèvres broutent des ordures. Mais comme on le pensait sans le dire, les habitants se sont fait la malle en catastrophe. Il y a encore des marmites sur le feu.

Polky en profite pour prendre un tison et commence à foutre le feu à une baraque.

-Faites en autant!

Qu'il nous ordonne. On commence tous à en faire autant, quand tout à coup, l'un d'entre nous s'écrie qu'il a trouvé quelque chose d'intéressant. Il sort d'une maison avec une petite berbère. Elle est plutôt jolie, habillée de façon traditionnelle. Elle doit avoir dans les quatorze ans.

Elle est terrorisée. Polky tente de l'interroger, mais la petiote ne parle pas un mot de français.

-Tant pis, tu vas payer pour les autres!

Il lui arrache ses fringues avec sa baïonnette, l'allonge par terre, et commence à la violer.

Même en baisant, Polky conserve son air timide et coincé du cul. Les sous-offs en font autant à leur tour, suivis des militaires du rang.

La gamine terrorisée ne bronche pas.

Mon tour arrive. Ce que je vois me dégoutte. Un mélange de sperme et de sang, au travers duquel j'ai beaucoup de mal à identifier un sexe féminin. Face à ce spectacle mon pénis reste en berne. Je le sens même se rétracter.

Les autres, attendant leur tour, mugissent comme des bovins en rut: «Qu'est-ce t'attends, t'es impuissant?, T'es pédé?». La gamine, elle, n'est plus là. Son regard est vide. Le même regard que j'avais quand je me regardais dans la glace, après m'être fait enculer en prison. Comme on se ressemble, petite fille...

Dans ses yeux, seule la lueur du brasier qui l'entoure vit encore. Que va t-elle devenir? Sa vie brisée à jamais, sans compter les siens qui la rejeteront comme une traînée.

Je braque mon FSA vers son doux visage, je tire. Il n'en reste plus rien. Sa face ressemble à son sexe.

Les autres sont effarés. Polky me hurle dessus, il me parle du tribunal militaire, ect.

-Vous voulez me sanctionner pour quel motif ?

Que je lui dis. -Avoir mis fin à un viol collectif, c'est ça?

Où sont vos ordres? Qu'est-ce qu'on fait là!?!?

Polky me regarde bouche bée.

Retour à la bergerie.

8 et 9 avril 1956:

J'ai pas fermé l'oeil de la nuit.

La vision de la gamine m'obsède. Mais j'ai beau retourner la question cent fois dans ma tête, je ne vois pas comment

j'aurai pu faire autrement que de l'achever.
Face à cette vision d'horreur, j'essaye de penser au doux fessier, blanc et généreux, de Marie-Louise. ça marche, je commence à avoir une érection. Mais celle-ci est brutalement interrompue par le chant du clairon.
Il est quatre-heures-dix. Le jour ne pointe même pas. Il fait un noir d'encre. Qu'est ce qu'ils font chier à cette heure ces cons là!
Rassemblement vite fait, et on reprend la route sans explication, en laissant les légionnaires sur place.
Les pouilles n'ont qu'un seul mot dans la gueule: «Djeurf!». On va donc vers Djeurf. Un nom qui ressemble à un éternuement, mais la rigolade s'arrêtera là...
On arrive sur place. Cette fois Polky a pris soin de ratisser la zone avant toute installation, histoire que cette fois, on se fasse pas tirer dessus.
Les lueurs de l'aube commencent à peine à éclairer les collines, quand nos canons tirent leurs premiers obus sur le sol algérien. On commence à voir des nuées de poussières s'élever à l'horizon dans la pénombre.
-On tape dans le mille!
Se réjouit Polky en regardant dans ses jumelles.
Sa joie est de courte durée...
La voix du colon du 4ème RAM hurle dans la radio:
-Qu'est ce que vous foutez Polky! Putain de merde! Vous êtes en train de tirer sur la reco de la première batterie!!!
-Euh... Halte au feu!
Pendant que les canons modifient leur cible de presque trois kilomètres (une paille!), on nous envoie à la hâte, porter secours à l'équipe de reconnaissance.
Effectivement, comme l'a précisé Polky, on a tapé dans le mille. Douze cadavres! Certains carbonisés, d'autres éparpillés ici et là. Tous des mecs de chez nous, à première vue. Je reconnais, non sans un cruel plaisir, certains parisiens de Draguignan. Tous morts! C'est con, ils peuvent plus souffrir...
Tout à coup, alors que je recompte les morts, j'entends comme un gémissement venu d'outre tombe, puis comme un appel, et cette voix: «Du...Dufroy!!!...». Je repaire vite le zombie. C'est cette petite pute de Reichmann!
Il est à terre, à moitié brûlé. Il m'implore, m'appelle à l'aide! Lui qui il y a peu m'insultait joyeusement!
Un carreau de ses lunettes rondes à double foyer est cassé. Je me retourne pour vérifier qu'il n'y a pas de témoin.
Tous les autres sont trop occupés à ramasser des morceaux de corps. J'en profite pour écraser la gueule de Reichmann avec ma rangers. J'écoute avec délectation sa mâchoire craquer. Puis c'est son verre de lunette cassé qui pénètre dans son oeil. Le contenu de celui-ci se vide sur sa joue, ses vertèbres crépitent comme un bouquet final de feu d'artifice. C'est fini. Le sergent Reichmann est mort au champ d'honneur. Un héros de plus...
Je me charge d'emballer moi même sa dépouille dans un drap, et je la balance dans mon GMC, avant que les autres en fasse autant avec le reste des corps.
De retour à notre position, un hélico est déjà là.
Le colon et le capitaine Georget en sortent avec la tronche des mauvais jours. Sans aucun salut, ils commencent à

allumer la gueule de Polky. J'entends pas tout ce qu'ils disent à cause de la canonnade qui se poursuit sporadiquement. Mais curieusement, très vite, ils engueulent Bayert et Demez comme étant les vrais responsables de cette bourde mortelle, alors qu'ils n'ont fait qu'appliquer les ordres de Polky, qui a confondu les positions de la reco avec celles des rebelles! Il faut dire que malgré son incompétence criante, Polky n'est pas n'importe qui. Il est de Neuilly sur Seine, et ses parents connaissent beaucoup de monde dans les ministères. Face à cela, Demez, pauvre petit paysan landais, et Bayert, petit ouvrier de Tourcoing, ne peuvent rien... La notion d'égalité de notre régime jacobin vaut surtout si on est né au bord de la Seine...

Après avoir balancé la purée toute la matinée enfin sur la bonne colline, on nous envoie en petit commando sur place pour faire le bilan. Comme on le pensait tous, à la vue de la première canonnade sur la reco, les félouzes se sont barrés en catastrophe. Au milieu des trous d'obus, pas un cadavre, pas une arme. Mais ils ont laissé pas mal de matos. Ici et là, quelques caisses de munitions qu'ils n'ont pas eu le temps d'embarquer.

Puis, au milieu d'un tas d'objets hétéroclites, Demez fait une découverte intéressante dans la poche d'un vieux veston. C'est un laissez-passer pour un berger d'un village des environs de Djeurf, très récent, en bon état, avec une photo d'identité affichant un visage mince et de grosses moustaches noires.

Demez fait son rapport à Polky. Celui-ci est furieux de ne pas avoir un seul cadavre de félouze à son actif. Aussi, en voyant le laissez-passer rapporté par Demez, il décide de faire une visite au domicile de son propriétaire le soir même.

Après une bonne heure de marche dans le couchant, on arrive aux abords d'une bergerie à l'écart d'un village. C'est là que réside le propriétaire du laissez-passer.

Polky décide d'attendre la nuit pour intervenir.

Rien ne bouge, si ce n'est la faible lueur d'une chandelle à travers une petite fenêtre. On défonce la porte. Ils sont cinq là dedans, un vieux et ses quatre filles. Sur le mur crasseux, il y a un certificat militaire de la grande guerre avec une médaille épinglée dessus. Le vieux, qui parle un peu français, nous le montre en nous expliquant qu'il est des nôtres. Demez lui montre le laissez-passer. Le vieux dit que c'est son fils, mais qu'il a disparu depuis deux mois. Polky le frappe en le traitant de menteur. Le vieux maintient sa version en hurlant dans un mélange de français et d'arabe.

Polky nous demande alors de nous occuper des filles.

Elles sont pas mal. Elles doivent avoir entre quinze et dix-huit ans. Soudain, Bayert me braque son revolver sur la tempe. -Hé tiô! Fé pô s'queu t'â fé hier, sinon j'teu bute! t'ô compris?

Sans doute sous l'effet de cette menace, je ne me fais cette fois pas prier. L'érection vient toute seule.

On s'attaque aux filles. On éclate leurs hymens comme on décapsulerait nos bières. Elles hurlent à mort. Le vieux,

lui, reste prostré dans son coin, il pleure, mais maintient qu'il n'a pas vu son fils dernièrement.

Les cris ont réveillé le village voisin. ça commence à s'agiter autour de la bergerie. Alors Polky décide de décamper. On embarque le vieux.

Durant le retour, le lieutenant utilise la radio pour contacter le PC. Il demande du «personnel» pour un interrogatoire. De retour sur notre position, une Jeep inconnue est sur place. Quatre paras avec des gueules de croque-morts en sortent. Parmi eux, un jeune type qu'a certainement pas vingt ans.

-Voilà la marchandise...

Déclare Polky aux paras en leur montrant le vieux.

Ils entrent avec lui dans la plus grande tente, et là, ses hurlements deviennent insupportables. Par une fente de la toile, j'arrive à voir la scène. Ce qui n'était qu'une rumeur de plus en métropole, se confirme, là, sous mes yeux. La torture, cette arme de nazi, utilisée comme méthode par la nation auto-proclamée patrie des droits de l'homme.

La gégène en action sur ce corps décharné, c'est peut-être comme ça qu'ils veulent civiliser les indigènes... En leur apportant l'électricité...

Le vieux a chié dans son froc, mais ne lâche rien. Il est visiblement sincère. Il ne réagit plus.

A son réveil, le petit jeune est interpellé par un caporal para: -Allez p'tit Jaja, Fais ton boulot!

Il emmène le vieux dehors.

-Vas y, t'es libre. Rentre chez toi!

Qu'il lui dit. Le vieux, d'abord incrédule, commence à courir dans la pénombre, clopin-clopant, la merde au cul. Avant qu'il ne disparaisse dans la nuit, le jeune braque son FSA sur lui et tire. Le vieux s'écroule.

Mission accomplie...

Pendant que des mecs de chez nous enterrent le cadavre avec des pelles US, je me retrouve au coin du feu à partager une rasquette avec «p'tit Jaja».

-ça te fait rien de buter un vieux comme ça?

-Les ordres c'est les ordres, et c'est pas moi qui les donne!

Qu'il me dit froidement, avec un horrible accent parisien. Il me dit qu'il est de Clichy, que ses parents sont des commerçants pleins aux as, qu'il était représentant, mais qu'il se faisait chier. Alors, il s'est engagé dans les paras après son divorce.

Son divorce... Ce mec là a pas vingt ans, et il me dit qu'il a déjà un divorce à son actif... Encore un con de parisien qui veut se la péter...

-Ce que tu viens de faire, tu le fais souvent?

-En ce moment c'est tous les jours. Mais de toute façon, je veux pas faire carrière dans les paras.

-Tu veux faire quoi après?

Pour toute réponse, il me sort un revolver de son sac.

-Où t'as dégotté ce flingue?

-Qu'est ce ça peut te foutre? Tu vois, avec ça, bientôt tout le monde me respectera! Les ordres, c'est moi qui les donnerai!

Il ramasse son attirail, et repart avec les autres en Jeep.

D'habitude, les parigots c'est tout dans la gueule et rien dans le froc. Mais lui, on sent qu'il va passer des paroles aux actes sans problème. Je serai pas surpris de voir sa gueule dans les journaux à l'avenir.

On a pas dormi. Les gardes et puis la reprise de la canonnade dès l'aube, bref, on a pas eu le temps. Dans l'après-midi, en allant faire le point sur les lieux bombardés, on a trouvé le corps d'un grand maigre à grosses moustaches. On l'a rapidement identifié comme l'homme du laissez-passer. Son vieux est mort pour rien. On l'aurait eu de toute façon...

Le jour s'achève. Une journée de plus au pays des droits de l'homme...blanc...

10 avril 1956:

Encore des coups de canon ici et là. On a changé de position deux fois aujourd'hui, mais c'est plus calme. Il semble que les félouzes se dispersent. Il paraît qu'ils foutent le feu à des fermes aux quatre coins du pays. Il paraît aussi qu'on a coffré une taupe parmi les officiers. Un lieutenant, à ce qu'on dit... Comment veut tu qu'on gagne dans ces conditions la?...

11 avril 1956:

Il se passe rien. ça fait du bien après ces derniers jours. On glande. On joue à la belote. J'aime pas les cartes, ni les jeux tout court d'ailleurs. Je préfère me branler en pensant à Marie-Louise. A l'heure qu'il est, elle doit rentrer de son bureau de la mairie d'Alençon. J'ai toujours eu le don de me faire des secrétaires de mairie. Pourtant, avec ce qui s'est passé avec Jocelyne je devrais être vacciné. Je sens qu'avec Marie-Louise ça va tourner aussi mal. Cette pépée aime le fric. C'est embêtant, surtout quand on en a pas. Quand je lui ai annoncé mon départ pour l'Algérie, ça lui a fait ni chaud ni froid. Je lui écris quand Même. Allez, j'ose! Je termine ma lettre par «Je t'aime». C'est tellement plus facile à dire quand on est à deux-mille bornes de distance...

12 avril 1956:

Momol a décidé de nous envoyer un gros renfort de réservistes. Mais où on va! Sinon, on glande toujours.

13 avril 1956:

C'est parti! A six heures ce matin, on a décampé direction Constantine. La batterie est officiellement en réserve, mais en coulisse, il paraît que l'état major ne supporte plus les conneries de Polky.

Demez fume une goldo à côté de moi dans le GMC. Il sait bien que j'aime pas ça. Il adore me faire chier.

Sur le trajet, on ne compte plus les baraques incendiées.

Y'a même des hameaux entiers qui sont partis en fumée.

On arrive à Constantine. C'est très beau. Ces maisons perchées sur des falaises, avec un grand pont très haut, ça me fait penser à Ronda en Andalousie. Cette ville que j'avais parcouru en calèche avec Jocelyne il y' a quatre ans. Ce jour là, elle était resplendissante avec ses petits gants blancs sous le soleil andalou.

Aujourd'hui, la lumière et la chaleur du soleil algérien sont aussi enthousiasmantes. Les filles pieds-noirs sont toutes encore plus jolies que Jocelyne. Certaines ont aussi leurs petits gants blancs. Mais il y' a une lueur inquiétante dans leur regard. Une lueur qui s'accentue quand elles voient les trous de bastos de mitrailleuse dans les portières du GMC, vestiges de l'embuscade des Aurès. Il y' a des barrages partout, ce qui accentue encore la tension.

On nous a cantonné sur un terrain aride à l'écart de la ville.

Je dors dans mon camion, car j'ai du mal à digérer le cassoulet, et je lâche des pets abominables. Du coup, les autres m'ont viré de la tente.

14 avril 1956:

Première ballade dans les rues de Constantine en ce beau samedi après-midi. Les flâneurs sont nombreux dans les rues, malgré la tension ambiante.

Après un bon repas arrosé d'une bouteille de rouge algérien, bien épais et bien fort, nous voilà partis dans une ballade joviale sur un sentier longeant une des falaises.

Pendant que les autres attrapent le plus petit d'entre nous, et font semblant de vouloir le balancer par dessus la rambarde, mon regard croise celui d'une jeune femme.

Elle doit avoir une vingtaine d'années. Elle est brune. Elle est belle.

La fille qui l'accompagne doit avoir dans les vingt ans aussi. C'est certainement les deux soeurs, tant la ressemblance est frappante, même si l'autre est blonde.

Toute deux sont sapées presque pareils, avec des queues de cheval l'une comme l'autre. Elles sont toutes les deux un peu rondes, comme je les aime. Pour moi, les femmes doivent avoir des formes pour être féminines. Des hanches larges, de bonnes fesses et de bons seins. Pour moi, une femme maigre, c'est un mec sans bite!

La blonde se désintéresse de moi, mais la brune me lance des regards furtifs et profonds. Je me surprends à les suivre discrètement. Ses mèches brunes dans le couchant flottent au vent comme de la soie.

Bientôt, le soir prend une couleur d'or, puis de cuivre.

Elle n'apparaît plus qu'en ombre chinoise. Son regard m'est

désormais invisible. Le couchant passe du cuivre au bronze. Elles s'évanouissent dans la nuit. Je viens sans doute de louper la femme de ma vie...
Dans mon extase, j'ai perdu mon chemin et les autres.
J'arrive au camp au milieu de la nuit, je me fais engueuler, mais putain que cette soirée était belle...

15 avril 1956:

Nouvelle journée de glandouille.
Marie-Louise me manque. Je suis quasiment sûr qu'elle ne va pas répondre à mon courrier.
Cet après-midi, j'ai parcouru Constantine de long en large, mais la belle inconnue d'hier soir n'est pas réapparue.
Un fantôme de plus dans ma vie...

16 avril 1956:

On est reparti ce matin. On va vers l'ouest, carrément de l'autre côté du pays, d'après ce que dit Demez.
Certaines mauvaises langues prétendent que Polky s'est fait une réputation trop détestable dans les Aurès, et qu'on voudrait l'envoyer le plus loin possible. Je me demande bien pourquoi...
On arrive dans la nuit à M'sila, où on doit faire étape quelques temps.

17 avril 1956:

On est stationné au bord de la route.
A notre réveil, on s'aperçoit que la ligne téléphonique qui longe le bitume est descendue sur des dizaines de mètres, avec même quelques poteaux couchés ici et là.
L'atmosphère est pesante dans ce coin. On nous a prévenu, la région est très hostile, il ne faut pas s'attarder ici si on a rien à y faire. C'est sûr qu'il faut pas laisser le temps à un abruti comme Polky de faire quoi que ce soit ici.
Tout à coup, surgissent sans crier gare, des camions militaires par dizaines. D'après Demez, c'est un régiment de chasseurs.
Ils se garent en face de nous, de l'autre côté de la chaussée.
On est stupéfaits de voir des civils arabes descendre de la plupart des camions. Y'a même des femmes et des gosses.
Ils sont traités sans ménagement par les chasseurs. Y'a des coups de crosse qui volent ici et là, même contre les enfants. Ils ont tous l'air terrorisés, et commencent à réparer la ligne téléphonique maladroitement à l'aide d'échelles.
Le colon des chasseurs arrive en Jeep. C'est un grand mec, avec la gueule taillée à la serpe.
Il salue Polky et traverse la route pour venir à sa rencontre.
Il dit qu'il est venu reprendre la région en main par la

force. Qu'il n'y a que ça que les indigènes comprennent.
Qu'ils les a prévenu qu'il ferait bombarder leurs baraques
si les lignes sont à nouveau sabotées.
Même les boches ne traitaient pas les civils comme ça
quand on passait nos nuits à couper les lignes normandes.
Je pense encore à l'étrange bruit métallique que faisaient
les câbles quand ils cédaient.
Faut admettre qu'à ce jeu-là, les félouzes sont meilleurs
que nous. Vraiment du beau travail...
Le colonel poursuit sa conversation avec Polky sur un ton
mystique: -La France éternelle!!! De Dunkerque à
Tamanrasset!!! Telle est notre mission sacrée mon jeune
lieutenant!!!
Qu'il dit pour conclure avant de prendre congé.
Même Polky en reste bouche bée.
-Pô! N'impôrte kouâ! Dunkerque, c'est une ville flômande!
Conclut Bayert...

18 avril 1956:

On veut pas traîner ici. On fait le plein et on se casse.
On arrive enfin à destination. On est aux abords de la
frontière marocaine. Un endroit beaucoup plus désertique,
et aussi plus calme. Enfin, il paraît...

19 avril 1956:

Ici, le soleil commence vraiment à cogner. Mais pas le
temps de bronzer. Très vite, on nous donne l'ordre de
quitter notre position. On arrive pas très loin de la frontière
marocaine. On a ordre de tirer sur des félouzes qui tentent
de se replier vers le Maroc.
Les canons tirent quelques obus à longue distance. Mais
curieusement, à part le sable soulevé par les explosions, on
ne distingue aucun mouvement.
Polky regarde dans ses jumelles en faisant une moue
dubitative. Il demande confirmation au PC.
-On est arrivé trop tard. On se casse!
Conclut-il. On remballe.
On est de retour vers notre position à la nuit tombante.
Demez est inquiet. Il tente plusieurs fois de joindre les
mecs restés de garde au campement avec la radio, en vain.
En arrivant, on comprend leur silence. Ils sont crucifiés,
les tripes à l'air et la queue dans la bouche sur une clôture.
On dirait des rats de laboratoire après opération.
En voyant ça, les mecs restent pétrifiés d'effroi. Puis après
une ou deux minutes, une colère froide précède un délire
rageur. Ils hurlent dans le vide.
Un vieux berger à moitié invalide, a le tort de passer près
du camp à ce moment-là. Les mecs courent après en
beuglant des mots incompréhensibles dans leur ivresse de
haine. Ils lynchent le vieux en quelques secondes.
Curieusement, tout ça me laisse froid.
Je trouve ces mecs ridicules. Ils n'ont pas l'air de

comprendre que dans une guerre il n'y a que des méchants, quelque soit le côté. Que tous ses acteurs sont en roue libre, dépourvus d'humanité tant que la boucherie dure. Nos quatre écorchés vifs ne valaient pas mieux que leurs bourreaux. Parmi eux, il y' avait cette petite pute de caporal Moyet qui collectionnait les oreilles des félouzes. Oeil pour oeil, dent pour dent...

20 avril 1956:

Les autres ont bien vu que la mort des mecs m'a complètement laissé indifférent. Depuis, ils me regardent comme une bête curieuse avec une pointe de mépris. Il se dit ici et là, que je me serais engagé pour l' Algérie, non pas pour échapper à la taule, mais à l'asile. Je m'en fous. De toute façon, depuis l'affaire de la gamine, Polky m'évite soigneusement. Depuis toujours, je me suis senti différent. J'ai toujours voulu prendre mes distances, faire bande à part. Jocelyne me reprochait souvent ce trait de caractère, qu'elle a d'ailleurs pris prétexte pour me plaquer, cette pute... Ici comme partout, on aime pas les gens libres. Il faut être un mouton, se fringuer comme les autres, rire comme les autres ect... Il faut faire partie de la masse, ou crever...

21 avril 1956:

Un peu de réconfort. Je reçois une lettre de maman. Elle va bien. Elle me parle de mes frères, mes soeurs, mais évite soigneusement de me parler du gros fumier...Enfin je veux parler de mon vieux. C'est une des rares personnes à avoir fait preuve de tendresse à mon égard, malgré tous mes problèmes et toutes mes conneries. C'est une fille de gitans. Quand elle était gosse, elle a souffert de la faim et autres privations. Malgré son mariage plus ou moins arrangé avec ce chef d'entreprise veuf qu'était mon père, elle a toujours été considérée comme une fille de "cabanier", une moins que rien. Malgré tout ça, je ne l'entend jamais se plaindre. Sinon, j'ai toujours pas reçu de lettre de Marie-Louise...

22 avril 1956:

Aujourd'hui, on a la visite de tous les pontes du régiment et de leurs épouses. Ils viennent nous soutenir après "Les incidents" d' il y' a trois jours. On a dressé des nappes de fortune sur des tables pliantes. Une pour les cadres, avec du champagne, et une autre pour les militaires du rang avec du mousseux coupé à la flotte. Le capitaine Georget arrive accompagné de sa femme, sans intérêt, et de madame Polky, une petite brune à la

bouche pincée qui doit pas être facile à chatouiller.
Elle porte un petit boléro de couleur marron. J'aime pas le marron, c'est la couleur de la merde. Elle embrasse à peine son mari sans le moindre sourire ni le moindre mot.
A la vue de ces chaleureuses retrouvailles, on comprend pourquoi notre lieutenant profite de la moindre mauresque qui lui tombe sous la main...
Ils sont même venus avec un curé qui se propose de nous confesser. Comme si on avait quelques péchés à notre actif...Franchement! Au lieu de perdre son temps ici, il aurait mieux fait de rester dans sa paroisse à s'occuper du cul des communiantes.
Tout à coup, au détour de la route apparaît une soucoupe volante! Du moins, c'est l'effet que ça nous fait, tant cette vision est inattendue dans un tel endroit. C'est une DS blanche. La plupart d'entre nous n'en a jamais vu en vrai. Une portière s'ouvre, notre colon en sort. Une autre s'ouvre de l'autre côté, en sort sa femme toute de blanc vêtue. Elle est hallucinante de beauté sous ce soleil si cru, sur fond de poussière et de kaki. On s'écarte pour la laisser passer comme si on voyait une revenante. Elle nous salue chaleureusement avec un beau sourire comme si de rien n'était. Elle est grande et blonde. Elle doit bien avoir la quarantaine, mais les années semblent avoir glissé sur elle comme un voile de soie. Avec son grand chapeau blanc paré d'un ruban rose, elle ressemble à un personnage d'un roman de Proust.
Avant de prendre place pour écouter le discours de son mari, elle exprime le souhait de se remaquiller.
Le colon me fixe alors du doigt: -Vous! Venez tenir le miroir à ma femme.
Me voilà, tout penaud, seul avec elle derrière la grande tente, à lui tenir son mignon petit miroir de maquillage capitonné de cuir blanc, devant son doux visage.
Elle se remet avec soin, quelques traits d'un rouge à lèvres légèrement orangé.
Un peu plus loin, deux petits bergers crasseux observent la scène avec étonnement.
Comment peut-on penser à faire une chose aussi futile dans un tel endroit et par les temps qui courent?
ça fait partie des mystères féminins, à la fois absurdes et merveilleux...
-Ho! Mais j'y songe. Vous n'avez pas de miroir pour votre toilette?
Qu'elle me dit d'un air consterné. Elle doit être choquée par ma barbe de trois jours. Je lui confirme que j'en ai pas.
-A mon tour dans ce cas!
Elle me tend sa glace avec un beau sourire angélique.
Sans réfléchir, je cours chercher mon rasoir et mon savon dans la tente, devant le regard dubitatif des autres.
Le colonel regarde la scène avec un mélange d'amusement et d'exaspération.
Ma sale gueule hirsute dans le miroir, tranche radicalement avec le joli minois qui me scrute.
Elle engage la conversation. Elle me demande d'où je suis. Elle me dit qu'elle s'appelle Amandine, qu'elle est de Clermont-Ferrand, mais que son père est espagnol et sa mère alsacienne. Qu'elle était infirmière de profession

avant son mariage, ect...
J'écoute pas trop ce qu'elle me dit, tant je suis subjugué par son regard bleu...
Ma toilette se termine. je suis sur un nuage. Je ne me suis jamais senti aussi propre de ma vie...
-Je crois qu'on peut commencer...
Dit le colon avec un sourire narquois en nous voyant revenir.
Il commence son discours après une minute de silence, nous dit que ce qui est arrivé à nos camarades est l'illustration parfaite de la barbarie infâme de nos ennemis, contre qui nous sommes le dernier rempart de la civilisation...ect...
Que d'hypocrisie! Le colon ne peut pas ne pas savoir toutes les saloperies qu'on fait ici.
Le seul être non-barbare en ce lieu, c'est sa belle Amandine...
Tout le monde remballé vite fait après le vin d'honneur. En remontant dans la DS, Amandine laisse voir le haut d'un de ses bas...
Retour à la barbarie.
Le mousseux est vraiment dégueulasse...

23 avril 1956:

Après plusieurs jours d'inactivité, nous voilà à courir après le felouze. En effet, un ordre est tombé par la radio. Il faut qu'on capture le dénommé Saïd dit "L'égorgeur", qui sème la terreur depuis des mois dans le secteur. Des paras l'ont touché cette nuit, et il s'est probablement réfugié dans un village tout proche de nous. De plus, on a de fortes raisons de penser qu'il est l'un des auteurs du massacre de quatre des nôtres.
On arrive dans le bled. Evidemment, y' a que des mômes et leurs mères. Ces dernières nous affirment, comme d'habitude, que leurs maris sont partis chercher du travail. Polky leur demande où est Saïd. Bien sûr, personne ne connaît l'égorgeur.
On commence à frapper les gosses et à plotter leurs mères, quand un vieux sort de sa cahute pour nous dire d'arrêter et qu'il va nous mener à Saïd.
Il nous conduit vers le misérable cimetière du village, et nous indique une tombe toute fraîche.
Bayert ordonne à des gamins de creuser la tombe.
Le dénommé Saïd gît là, blême comme un cachet d'aspirine dans un linceul trempé de sang.
Polky transmet la nouvelle à la radio. Avant même qu'il ne termine, Bayert et quelques autres vident leurs chargeurs sur son cadavre. En quelques secondes celui-ci n'est plus qu'une bouillie informe.
Tuer les morts. Quel drôle de paradoxe...
Il faut plutôt y voir un grand sentiment d'impuissance des nôtres. Même morts, même en bouillies, Saïd et les siens sont en train de gagner inévitablement...

24 avril 1956:

Juste quelques tirs sporadiques au loin, qui ne font même plus réagir nos cadres. Encore une journée de glandouille. Ce matin, la température est anormalement fraîche et de longs nuages gris filtrent les rayons d'un soleil bas. On dirait un ciel d'hiver mayennais. Un de ceux que je voyais quand j'allais rejoindre Jocelyne à Laval sur ma Triumph. Elle m'attendait là bas, dans sa coccinelle noire, pour quelques étreintes et autres flâneries. C'est bien la seule fois que j'ai aimé la vie citadine. Maintenant, je sais que ça ne pourra plus se reproduire. Quatre ans déjà! Maintenant y' a Marie-Louise, mais c'est plus pareil. Il n'y a pas cette légèreté adolescente que je trouvais chez Jocelyne. C'est peut-être moi qui a vieilli tout simplement...
Le vaguemestre passe tous les jours, mais j'ai toujours pas de courrier de Marie-Louise...

25 avril 1956:

On est désormais la seule section du régiment dans la région. Toutes les autres sont retournés dans les Aurès où ça chie de plus belle. C'est tellement plus prudent pour notre colon d'avoir la section de Polky aussi loin, dans ce lieu plus calme. Mais on sait jamais. Vu que notre lieutenant n'est pas foutu de lire une carte, il est capable de nous faire un incident diplomatique en faisant tirer des obus sur le Maroc...
D'ailleurs, cette fois, on est stationné tout prêt de la frontière, à moins de dix bornes. Il faut parer à toute tentative d'infiltration. Mais ici, le félouze se fait rare et peu actif.
Pour passer le temps, Polky bouquine. Il lit "Le désert des Tartares". Il ne doit avoir aucun problème pour s'identifier au personnage principal...
Soudain, vers 15h00, une petite compagnie de chasseurs fait irruption dans le hameau qui borde notre position. Les mecs y commencent une fouille en règle, et curieusement, dans les règles. Pas le moindre geste déplacé vis à vis des indigènes, pas même la moindre petite main au cul.
En s'approchant, on comprend vite pourquoi. En effet, le sous-lieutenant qui les commande tient fermement un nerf de boeuf prêt à sanctionner le moindre écart. ça change de Polky, qui non seulement laisse faire, mais participe. Ce dernier fait connaissance avec lui.
Ce sous-lieutenant est un grand sec avec un long nez pointu, et surtout un regard dur. Il a pas l'air facile comme mec. Il ne respire pas l'intelligence, mais a beaucoup de prestance et d'autorité, ce qui est plutôt rare chez un gars aussi jeune. Il a un nom qui sent bon le sud-ouest, mais parle avec l'accent de Belleville sur un ton sec et raide. Il explique qu'il est en Algérie depuis trois semaines, qu'il est parti juste après son mariage.

-Z'avez du feu?

Qu'il me demande en serrant nerveusement une sèche entre ses lèvres. Je lui tend mon mégot.

-Merci!

Qu'il me dit aussi sèchement.

Puis, il s'en va, avec ses hommes, d'un pas raide et déterminé.

C'est sans doute une tête de con, mais il faut mieux avoir un chef comme lui, plutôt qu'avoir cette burne de Polky...

26 avril 1956:

On s'est encore déplacé plus loin vers le sud. Là c'est carrément le désert! Les premières dunes ont fait leur apparition. C'est magnifique, et tellement étrange.

Finalement, ça vaut le coup d'avoir vécu toute cette merde depuis un mois pour voir ce spectacle à couper le souffle...

J'ai l'impression étrange d'avoir toujours voulu être là, d'avoir vécu pour ça, que tout est là, que le monde m'appartient...

Il faut dire que j'ai le temps de m'extasier. Aujourd'hui encore, à part monter les tentes, on a rien foutu...

27 avril 1956:

Cette nuit, je suis de garde avec Viault.

Le mec est sympa. Il est du Calvados. Du coup, y' a bien des bleds et des endroits qu'on connaît bien tous les deux.

On en vient à parler de la dernière guerre. Lui, il était un peu jeune, mais il était aux premières loges.

Puis vers 3h00 du mat, on entend un drôle bruit, indéfinissable, qui déchire le lourd silence de la dune au sommet de laquelle on est assis. Juste le temps d'un bruit sourd, et de sentir le corps de Viault s'effondrer à côté de moi, je reçois un coup violent sur la tête.

Quand je reprends mes esprits, il fait chaud, mais je suis dans le noir et ça bouge. Au bout de quelques secondes, j'ai une vision plus claire de la situation. En fait, il fait grand jour. J'ai une espèce de sac en toile sur la tête qui m'irrite la gueule. Je perçois le soleil ardent au travers. J'ai les pieds et les mains entravés. Je suis recourbé sur un truc qui bouge régulièrement et qui schlingue. Au bout d'un moment, j'entends braire. Je suis sur un âne!

A l'entendre marcher, c'est sûr que je suis dans les dunes. J'entends aussi des mecs qui causent en arabe. Ils doivent être quatre ou cinq.

-Viault!!!! T'es là?!?

Que je m'égueule. -Heinn?!? qu'il me répond d'un air vasouillard. C'est alors que je me prends un coup sur la tronche avec une engueulade en arabe.

Quelques heures plus tard, l'âne s'arrête. On me fait descendre sans ménagement. Je tombe lourdement dans le sable. On m'enlève le sac de ma caboche. Mes geôliers sont cinq. Ils ont une sale gueule.

Viault est à côté de moi. Il est encore plus amoché.
Les arabes se mettent alors à discuter vivement entre eux.
Ils ne sont visiblement pas d'accord. Ils nous montrent du doigt en discutant. J' y comprend que dalle, mais un nom revient sans arrêt dans leur conversation: Omar.
Au bout d'un moment, ils arrêtent leurs palabres. Y'en a un qui sort un grand couteau, se jette sur Viault, et l'égorge comme un agneau. Son sang chaud coule sur ma cuisse.
Je m'attends à subir le même sort, mais curieusement, ils ensevelissent Viault dans le sable et me refoutent sur l'âne, sans sac sur la tête cette fois.
En continuant notre périple dans les dunes, je me demande pour quelle raison ils m'ont épargné. Au bout d'un moment, je finis par comprendre. Avant de prendre mon tour de garde cette nuit, j'ai eu froid. J'ai alors emprunté la gabardine de Polky qui traînait sur une cantine. Celle-ci est parée des deux barrettes jaunes de lieutenant.
Ils me prennent donc pour un officier. Donc pour un otage de valeur. J'aurais jamais pensé que Polky me sauverait un jour la vie...
Alors que le couchant illumine les dunes, on arrive devant une bâtisse en briques crues. On me jette à terre. Un petit gamin sale, les fesses à l'air, me regarde et se ballade autour de moi. Puis on me traîne dans le bâtiment. Y'a rien à l'intérieur, si ce n'est des tapis au sol. Par l'encadrement de la porte, je vois la cour, toute de sable, mais où étrangement, trône une plante qui ressemble à du cannabis en son milieu. Comme si la seule tache de verdure en ce paysage hallucinant, ne pouvait-être qu'une plante hallucinogène...
Ce qui semble être le propriétaire des lieux, se montre sur le seuil. Il me lance un "Bijourr". Je lui dis à mon tour bonjour, comme si de rien était. Puis, il repart aussitôt.
Je profite des derniers rayons du soleil pour raconter cette folle journée sur mon journal, quand l'ombre d'un homme apparaît sur ma page. Il est là devant moi, habillé tout de bleu comme un touareg. Pas très grand, avec une petite moustache. Il doit être dans mes âges.
Il s'accroupit, et me prend mon carnet des mains.
Il parcourt les pages vite fait, et porte une attention particulière sur celle que je commence à écrire. Il se marre, me le rend et s'en va dans la pénombre.

28 avril 1956:

On me réveille d'un coup de pied dès l'aube. Une femme m'apporte un bol de semoule, que je m'empresse d'avalier. ça fait plus de vingt-quatre heures que j'ai rien bouffé.
Le touareg d'hier soir entre. Il fouille ma gabardine, et en extirpe le permis militaire de Polky. Il le prend et ressort.
Heureusement, y' a pas de photo d'identité dessus.
Tant qu'ils me prennent pour Polky, je suis en sécurité.
Mais pour ça, il ne faudrait pas qu'ils examinent en détail mon journal. Je m'arrange donc pour planquer le carnet dans une doublure de ma besace.
On repart au milieu de l'océan de sable.

Cette fois, je suis sur l'âne sans être attaché.
Il est vrai que les dunes à perte de vue, constituent la plus dissuasive des prisons.
On va toujours plus loin vers le sud sous un soleil de feu.
Les rares coups de vent, loin de me rafraîchir, me brûlent la peau encore davantage. J'ai perdu mon chapeau dans l'enlèvement. Alors je me protège la tête avec le vieux sac de toile qui me couvrait toute la tronche hier.
Je suis toujours avec mes cinq géôliers.
Dans la soirée on arrive à un camp de toiles beiges.
Il y a un bédouin et quatre dromadaires qui nous y attendent.
Peu de temps après, on aperçoit un point sombre qui approche à l'horizon. "Omar!" crient les mecs en le montrant du doigt.
Une fois arrivé, le fameux Omar s'avère être le touareg qui m'a rendu visite hier soir et ce matin.
Le soir, je suis convié avec eux au coin du feu. On bouffe à mains nues dans un grand plat unique. Des pois chiches, avec du mouton (Beurk!). Cette fois, j'ai même droit au thé.
Soudain, Omar m'adresse pour la première fois la parole, dans un français presque parfait.
-Les tiens savent désormais que tu es notre otage.
Qu'il me dit d'un ton grave.
-Et c'est quoi la suite pour moi?
-Soit on t'échange contre notre grand chef qui est en prison à Oran, ou alors...

29 avril 1956:

Réveil à l'aube après une nuit très venteuse. J'ai du sable plein mes godasses.
Mes cinq ravisseurs se sont faits la malle sur leurs ânes.
Je me retrouve avec Omar et deux autres bédouins sur des chameaux, ou plutôt des dromadaires. ça change de nom selon le nombre de bosses, mais je sais jamais comment il faut dire. En tout cas, quel que soit le nom, ça m'a l'air bête et capricieux comme bestiole...
Ils m'ont obligé à me saper comme eux.
Le "Chèche" est chiant à mettre, mais sinon le reste est plutôt confortable. Et puis le bleu, ça me va mieux que le kaki. Je commençais vraiment à en avoir plein le cul d'être fringué comme Polky et les autres connards.
Dans l'après-midi, le paysage change d'un coup. On passe du sable à la rocaille. Ce qu'ils nomment le "Reg".
Ici et là, quelques gros lézards nous observent.
Bien que sortis de la préhistoire, ils m'ont l'air plus sympathiques et moins barbares que mes compatriotes...
C'est étrange comme je suis décontracté, malgré la gravité de ma situation. J'ai l'impression de faire du tourisme.
C'est pas seulement le charme du désert qui opère chez moi. Depuis que j'ai échappé à la fusillade en 44, je ne connais plus le stress. Tout à l'air tellement dérisoire depuis. Même la mort atroce de Viault m'a laissé froid.
Mes problèmes mentaux n'y sont pour rien. On s'habitue à

tout, même à l'horreur. Ici comme ailleurs, tout est affreusement normal...
Face à une nouvelle étendue de dunes à perte de vue, je ne peux m'empêcher de demander à Omar: -On va où?
-Vers notre destin...
Qu'il me répond avec un sourire en coin.

30 avril 1956:

Ce matin, en sortant de la tente, le spectacle est à couper le souffle. Le ciel et les dunes sont d'une teinte pastel incroyable. J'ai l'impression d'être au coeur d'un tableau de maître. Moi qui déteste le matin, là, ça vaut vraiment le coup de se lever si tôt.
Mes geôliers entament leur prière matinale dans ce paysage féerique.
Ce qui frappe chez les musulmans, c'est la sobriété de leur religion. Ici, on va à l'essentiel. Le matériel n'a pas sa place. On ne représente pas ce qui n'est pas représentable. Ici pas d'évêques avec des dentelles ridicules. Pas de pape qui prêche la vertu, alors que le plafond de la chapelle sixtine ferait rougir n'importe quelle fille de joie. Pas non plus de portrait de Jésus l'hébreu avec des yeux bleus et des traits nordiques. Point d'indulgences où on peut faire les pires saloperies, du moment qu'on participe aux deniers du culte. Bref, pour eux, Dieu ne s'achète pas.
J'ai lu le Coran à la bibliothèque de la prison. Il y a un passage où l'enfer est décrit comme un endroit où on ne vit, et où on ne meurt. Je dois être en enfer depuis longtemps alors...

Vers midi, on fait une halte devant une borne. Bien que très érodée, on parvient à déchiffrer "TINDOUF 14 KMS". Omar continue sa route, me laissant là avec les autres.
J'ai eu le temps de consulter les cartes d'état major pendant les journées de glandouille avec la section Polky. Tindouf est à la croisée des chemins avec la Mauritanie et le Sahara espagnol.
Trois heures plus tard, Omar revient avec son dromadaire chargé de vivres et de flotte. Il a l'air soucieux et ne dit mot. On reprend la marche.
Le soir, après le thé, Omar, jusque là silencieux, me dit soudain: -Y'a un problème... Les tiens disent que tu n'es pas manquant. Que tu continues d'exercer tes fonctions. Ils disent qu'on bluffe. Ils veulent pas négocier, car ils disent qu'il n'y a rien à négocier...
Puis, il va se coucher.

1er mai 1956:

Le vent a secoué la toile toute la nuit. Du coup, je n'ai que somnolé. Dans mon demi sommeil, j'ai cru entendre pleuvoir à torrent sur ma tente. J'ai alors repensé au premier baiser furtif, que j'ai donné à Marie-Louise en

sortant du Normandy à Alençon, sous une pluie diluvienne. On en est restés cons, à se regarder sans sourire, trempés jusqu' à l'os. On venait de voir "Les diaboliques". ça n'avait pourtant rien de romantique. A mon réveil je m'aperçois que la pluie que je croyais entendre, n'est que le crépitement des grains de sable sur la toile. Une pluie fantôme... Une illusion de plus. De toute ma vie, je n'ai jamais su faire la différence entre la réalité et l'illusion, entre le mensonge et la vérité, entre une étoile et un bec de gaz...

Aujourd'hui, on a peu marché. Omar et les autres me regardent d'un air suspicieux. J'ai grand peur qu'ils fassent bientôt la différence entre la réalité et l'illusion...

2 mai 1956:

Je me lève, la tête dans le cul comme d'habitude. C'est curieux, personne n'est venu me réveiller. Devant ma tente, à quelques mètres, il y a un vieil appareil photo sur un trépied. Je sors pour pisser, sans faire gaffe à mes ravisseurs. Je commence à uriner, quand je sens le tranchant d'une lame de couteau contre ma carotide, et le bras d'Omar qui enserre mon torse. Il me jette à terre et me colle un journal sur la gueule. -Bonjour, Monsieur Norbert Dufroy! Qu'il me dit. Sur le journal, dans un petit paragraphe, je vois une petite photo de Viault, tout sourire, et à côté ma sale tronche qui fait la gueule. C'est la photo prise à Draguignan, après que le coiffeur m'ait mis la boule à zéro. L'article joint est très court: "Avis de recherche pour deux déserteurs". Y'a nos noms, nos grades, et le lieu de notre "Désertion". C'est vrai, pour eux, faut mieux qu'ils disent qu'on est déserteurs, parce que deux mecs enlevés d'un coup, comme ça, ils passeraient pour des cons. D'ailleurs c'est des cons... Omar me fout un coup de pied. -Je voulais te prendre en photo avec ce journal récent, pour convaincre les tiens que nous te tenons, quand j'ai vu ce petit article dedans... Je hais les blancs. Encore plus quand ils sont menteurs! Tu vau rien! Donne-moi une seule raison de te rendre aux tiens?!? Il me refout un coup de pied. -C'est pas les miens... Que je lui répons. -C'est aux chacals que je vais te donner! Eux, c'est vraiment les tiens! Il va comme pour m'égorger, puis il se ravise. Il parle aux deux autres, qui m'entravent les pieds et les mains, pour me balancer ensuite dans ma tente, en mettant deux selles de dromadaire à l'entrée pour m'empêcher de sortir. Par une fente de la toile, je vois Omar s'éloigner à la hâte au milieu des tourbillons de poussières. Dans la soirée, il est de retour. Il discute vivement avec les deux autres.

Ils m'ont lié les mains par devant. J'en profite pour écrire ces quelques lignes, peut-être les dernières...

3 mai 1956:

Grâce au clair de lune par la fente, je tente sans succès de me libérer de mes liens. A force de remuer, je les serre encore plus. Il faut pourtant que je me tire. C'est le moment ou jamais. Sinon, y' a de fortes chances pour que mon sang rougisse les dunes à l'aube.

Omar attend vraisemblablement un ordre de son grand chef. Dans tous les cas de figure, je vois pas pourquoi ils garderaient un otage qui ne vaut rien, un petit deuxième pompe, délinquant en plus. Que veux tu échanger contre ça?!?

Soudain, vers le milieu de la nuit, j'entends un troupeau de dromadaires approcher. Rien de plus banal la nuit dans le désert. Mais par la fente, je vois qu'il y' a une bonne douzaine de mecs dessus, et qu'ils sont armés. Je vois les canons de leurs fusils qui luisent dans la lumière lunaire. Ils encerclent notre campement très discrètement.

-Omar!!! Omar!!!

Gueule l'un d'entre eux, alors que leurs fusils sont braqués sur nos tentes.

Omar et les siens sortent hébétés de leur guitoune.

Ils lèvent les mains devant leurs visages pour éviter les faisceaux des lampes qui les aveuglent.

Omar répond en arabe. S'ensuit alors une conversation dans cette langue avec le chef des visiteurs.

J'y comprends que dalle, mais je vois bien qu' Omar est sur la défensive. Il cherche ses mots et tremble.

Il n'a pas le temps de finir une de ses phrases, quand une rafale le fauche, lui et ses deux bédouins. Ils tombent foudroyés sur le sable.

En voyant ça, j'enroule ma couverture autour de moi, et je me colle en tremblant contre les deux selles.

Un assaillant braque sa torche dans ma tente, sans me voir.

Ils prennent les armes de mes ravisseurs, ainsi que nos dromadaires et s'en vont.

Un petit aperçu de la guerre fratricide que se livrent certaines organisations de félouzes...

Après avoir été pétrifié pendant une bonne demi-heure, je me décide enfin à escalader les selles qui me barrent la sortie. Au bout d'une bonne heure, j'y parviens non sans mal. Je me traîne en rampant comme un vers, jusqu'au cadavre d'Omar. J'arrive à lui extirper son couteau avec lequel il voulait me trancher la gorge il y' a peu.

Je parviens ainsi à me libérer de mes liens, non sans m'entailler le poignet. J'enroule le chèche d'Omar autour.

Je prends toutes les gourdes et un sac de pois chiches, et je me barre en courant sous la lune vers l'ouest. J'espère ainsi rejoindre le Sahara espagnol, pour quitter cette France coloniale de merde. Après, si je peux m'embarquer pour l'Amérique du sud... Tant pis pour cette pimbêche de Marie-Louise qui répond même pas à mon courrier...

C'est terriblement fatiguant de marcher dans le sable.
Au milieu de la matinée, je m'effondre, victime d'un
malaise. Normal. Non seulement, j'ai pas arrêté de courir
depuis cette nuit, mais en plus, j'ai rien avalé depuis
presque deux jours.
Quand je reviens à moi, un truc me gratte le visage.
En ouvrant un oeil, je m'aperçois qu'un petit scorpion est
en train de m'escalader le pif! Je bouge pas, il s'attarde un
peu sur mes cheveux, puis retourne dans le sable.
Je bouffe une poignée de pois, bois une gorgée d'eau, et je
repars. Mais cette fois, j'y vais plus molo. C'est qu'il
commence à faire vraiment chaud...
Après quelques heures, j'en peu vraiment plus, le cagnard
est insupportable. Je trouve un soupçon d'ombre au pied
d'une grande dune. Je me couvre de sable, et j'enroule ma
tronche écarlate dans mon chèche. Je rédige ces lignes et
je m'endors...

4 mai 1956:

A mon réveil, l'horizon affiche le rouge du soir et étale un
long ruban pourpre sur les dunes. Je ne peux m'empêcher
de m'extasier du spectacle malgré ma hâte. Je me remets à
marcher vers l'ouest. Peut-être vais-je pouvoir rattraper ce
long ruban pourpre pour qu'il m'emmène vers le Brésil en
passant par le Cap Vert?
Je marche à nouveau sous la lune toute la nuit.
Au petit matin, j'arrive devant un grand amas rocheux qui
me barre le passage. Je décide de dormir dans son ombre, à
demi enseveli comme hier.
Je m'éveille dans la soirée. Plutôt que de perdre du temps à
contourner cet amas, je décide de l'escalader.
Arrivé au sommet, la vue est à nouveau époustouflante.
On comprend pourquoi les religions sont nées dans des
déserts, tant le sentiment qui m'habite en ce lieu est
insensé. Mais pour moi, sur cette montagne, point de
buisson ardent, ni d'archange Gabriel. Juste une étendue de
sable, cette fois sans dune, vers le couchant. Rien, ni
personne à l'horizon...
La descente est facile. Le sable s'est accumulé vers l'ouest
et forme un vrai toboggan en pente raide. En le
descendant, je ne peux m'empêcher de courir, je tombe
plusieurs fois dans un grand éclat de rire. J'arrive en bas à
plat ventre avec du sable partout, jusque dans ce journal où
je rédige ces quelques lignes avant d'attaquer la morne
plaine...

5 mai 1956:

Ce matin, je suis bien embarrassé. Non seulement je ne
vois toujours pas âme qui vive, mais il m'est impossible de
trouver de l'ombre pour dormir. Le désert ressemble
désormais à une longue plage à marée basse.
De plus, j'ai désormais la chiasse. J'ai peur de me

déshydrater très vite. J'ai presque plus de flotte et de pois chiches.

J'ai pas pu dormir. Il faisait trop chaud et j'ai pas arrêté de chier liquide. Y'a même pas de mouches pour venir butiner sur mes fiantes molles. Pour dire à quel point la vie est absente de ce lieu.

Je repars à la nuit tombée. Je perds beaucoup de temps à chier. On peut me suivre ainsi comme le petit poucet.

Au matin, je suis de plus en plus mal, je ne peux rien avaler. Le paysage n'a pas changé. Toujours pas d'ombre.

Il m'est difficile d'écrire ces lignes...

6,7,8,9 mai 1956:

Je reprends ma marche, sans avoir dormi. Le soleil est encore haut. J'ai désormais la fièvre.

Le désert est toujours plat comme un billard.

Je tremble de tout mon corps. Dans la nuit, je m'effondre.

Je finis par m'endormir.

Au matin, la couleur du sable a changé. Des teintes ocres, de la plus pâle à la plus foncée avec un peu de blanc quand on creuse un peu. C'est superbe, mais je suis de plus en plus faible. Je n'ai pas d'autre choix que de continuer à marcher en plein cagnard.

A un moment donné, le ciel se confond avec le sable. Je ne sais plus où je suis, ni où aller.

Puis, d'un seul coup, la pluie! Une eau froide me coule dans le dos! Une ombre apparaît alors devant moi. C'est une femme, de petite taille, elle est nue. C'est...Jocelyne!

-Qu'est-ce...qu'est-ce que tu fous là salope?!?

-Mais j'ai toujours été là, en toi. Même si tu refuses de l'admettre!

Qu'elle me dit avec un sourire narquois.

Elle n'est même pas mouillée par la pluie. Les gouttes la traversent... Elle disparaît...

Puis, Viault passe à côté de moi, avec la gorge ouverte et tout sourire, comme si de rien n'était.

-Salut Dufroy! Tu vas bien? Qu'il me lance.

J'ai pas le temps de lui répondre. Il disparaît lui aussi, comme un mirage...

Alors que la pluie redouble et forme une sorte de brume au sol, Malborgne surgit devant moi. Il a l'air d'une hyène.

Il me braque avec son PA. Son bel uniforme est troué de balles, son sang gicle par les trous.

-Anarchiste! Coco! Bournoule !

Qu'il me hurle. Il me tire dessus. Mais c'est un petit drapeau rose où est marqué "PAN!" qui sort du canon.

Malborgne s'évapore à son tour...

Puis, Maman m'apparaît, toute jeune, toute gamine.

Je ne l'ai jamais vu comme ça. Mais je la reconnais tout de suite. Elle a son foulard et sa longue robe de gitane.

En arrière plan, ses parents, son frère, ses soeurs, la roulotte... Tous là immobiles à me regarder, dans toute leur

misère, que n'effacent pas les trombes d'eau qui ne les atteignent pas. Ils disparaissent derrière un rideau de pluie.

C'est alors qu'une sorte de grande fleur de lotus surgit du

sable. Plein d'autres grandes fleurs magnifiques poussent autour de moi. La fleur de lotus s'ouvre, montrant des pétales d'un blanc éclatant. En son centre, il y a une femme nue en position foetale. C'est Marie-louise! Les gouttes de pluie se transforment alors en pétales de roses rouges. Puis les pétales se changent en gouttes de sang, tombant avec plus d'ardeur encore que la pluie. La fleur de lotus s'en remplit comme une cuvette. Marie-Louise en disparaît presque. L'odeur d' hémoglobine sème l'horreur en moi. Je hurle! Les gouttes de sang se changent alors en grains de sable. D'un coup, la tronche d'un touareg me fait face, il me secoue, me parle. J'y comprends rien. Je tombe. Après plus rien, si ce n'est comme des graines dans ma bouche avec de l'eau, l'odeur et les secousses d' un dromadaire, puis d'un camion. L'enfer... Cet endroit où on ne vit, et où on ne meurt...

Un courant d'air frais m'éveille. Au dessus de moi, un grand ventilateur bourdonne comme mon vieux camion. Je suis dans un lit d'hôpital, dans une chambre cradingue. Je me lève péniblement. Je suis en caleçon. Dans une glace au dessus d'un lavabo crasseux, je vois ma tronche toute brûlée, décharnée, avec une barbe hirsute. J'ai plus grand chose d'humain. Par la fenêtre, m'apparaît une cour poussiéreuse, avec en son centre, un drapeau français... Merde! Je suis encore chez les cons... C'est alors qu'un capitaine entre dans la piaule et me regarde sans dire un mot. -On est où mon capitaine? -A Atar. -C'est où ça? -En Mauritanie. Des nomades vous ont trouvé errant dans le désert. Ils vous ont déposé à Zouérate et on vous a transféré ici. Vous êtes bien le canonnier Dufroy Norbert du 4ème RAM? -Oui, c'est moi. -A Zouérate, un officier vous a reconnu, suite à votre photo sur un avis de recherche. Je vous informe que vous êtes en état d'arrestation. -Je suis pas déserteur! On m'a enlevé! -D'autres faits vous sont reprochés. Vous en saurez plus demain. -On est quel jour mon capitaine? -Le neuf. Le neuf! Putain! Trois jours de délire à traverser l'enfer...Et ça a pas l'air d'être fini...

10 mai 1956:

Un grand nègre me rase presque à sec, juste avec un peu de savon. Il fait la même chose avec mon crâne. Je dois avouer qu'il est doué, j'ai pas la moindre petite coupure. Ils m'ont filé un uniforme trop grand. Je me préfère sapé en touareg. Là, je redeviens franchouillard et ça me plaît

pas.

Je suis au milieu d'une garnison à moitié abandonnée. Un reliquat du XIXème siècle. ça ressemble au fort du "Désert des tartars" dans le bouquin de Polky. Avant d'être enlevé, je lui ai piqué son livre à ce con. Ses clopes aussi! ça m'aide à passer le temps dans cette piaule où je suis enfermé. Leur bouffe est infâme, pire qu'à Draguignan. Un vieux toubib barbu, sapé à la coloniale, est venu m'ausculter sous toutes les coutures. Il m'a donné de la pommade pour mes coups de soleil, et des comprimés pour ma chiasse. Me voilà apte à repartir, selon lui. Repartir vers quoi?

-Alors, schizophrène comme ça?

Qu'il me dit. Il a déjà mon dossier! J'y crois pas! Je lui réponds pas.

-Ho, vous savez, c'est pas grave. Van Gogh et Antonin Artaud l'étaient aussi. Ils étaient de grands artistes quand même!

Il me salue et se barre.

Van Gogh a fini sans une oreille. Artaud sans dents. Moi sans tête ou douze balles dans la peau c'est ça?

D'ailleurs, je sais toujours pas de quoi on m'accuse, à part ma pseudo-désertion. Le soleil se couche et le capitaine n'est toujours pas revenu...

11 mai 1956:

Deux bidasses viennent me chercher vers dix heures.

Ils me font entrer dans une grande pièce crade, presque vide et mal éclairée, avec une grande table et des chaises vermoulues. Ils me font asseoir sur la chaise qui est au milieu de la pièce, et restent debout de chaque côté de moi. Entrent alors en silence, le capitaine, un gendarme, un civil en costard, et un caporal avec une machine à écrire.

Ils prennent place derrière la grande table.

Je leur dis bonjour. Pour toute réponse, le gendarme me demande de décliner mon identité.

Je m'exécute. Puis, le capitaine me dit: -Je crois que vous avez beaucoup de choses à nous dire...

Alors j'entame méthodiquement le récit de mon enlèvement, avec tous les détails: Viault égorgé, la description physique d'Omar et des autres, pourquoi ils m'ont pris pour Polky, ect... Jusqu'aux circonstances troubles de mon évasion. Pour conclure, je répète avec insistance que j'étais otage et non déserteur.

C'est alors que le civil se lève d'un coup et m'attrape par le colback. -Qu'est-ce tu crois Ducon?!? Tu crois que j'ai que ça à foutre de venir de métropole dans ce bled au milieu du désert pour entendre tes conneries d'otage?!? Hein?!? C'est de meurtre qu'on t'accuse! De meurtre! T'as compris?!? Alors maintenant tu craches connard! T'as compris?!?

Il se calme et se rassoit. Après avoir été tétanisé quelques secondes, j'entreprends le récit du viol et de l'assassinat de la petite berbère, en précisant que si je l'ai tué, c'était pour mettre fin au viol collectif dont le lieutenant Polky était le

seul instigateur.

Le capitaine et le gendarme ne cachent pas leur trouble à la fin de mon histoire. Le caporal continue de taper froidement mes déclarations sur sa machine à écrire.

Le civil se prend la tête dans ses mains. Il explose à nouveau: -Je suis pas là pour le meurtre d'une bougnoule! Putain de merde! Crache!!!

Alors j'évoque avec foule de détails, comment j'ai achevé le sergent Reichmann.

Si les militaires semblent de plus en plus dans l'embarras au fil de mes aveux, le civil, lui, me gueule à nouveau dessus: -Ecoute-moi Dufroy! Je suis pas un militaire, tu le vois bien! Je suis donc là pour une affaire civile, t'as compris?!? Toutes les cochonneries que t'as pu faire en Algérie, j'en ai rien à foutre! C'est pas mon problème!

Il me sort alors un truc de sa mallette. Je reconnais sans mal mon grand couteau, auquel une étiquette avec de la cire est attachée.

-On a trouvé ça dans ton paquetage, c'est bien à toi?

-Oui, c'est mon couteau de chasse.

-Tu chassais quoi le onze mars au soir sur la corniche de Pail? Hein?!? La femme? Celle-ci par exemple?!?

Il me balance une poignée de photos sur les genoux.

Sur les premières, j'y vois la 4CV de Marie-Louise.

Je reconnais le numéro de sa plaque. Elle est sur une pente boisée, toute cabossée et à moitié calcinée. Puis, des photos de l'intérieur. Marie-Louise y apparaît la gueule ouverte avec une expression de terreur, et de la suie sur ses petites lunettes. Les jambes sont calcinées, mais le haut du corps est juste un peu noirci. Elle a les tripes à l'air et la gorge ouverte. ça ressemble à un meurtre mal camouflé en accident.

Le mec en costard reprend la parole.

-L'assassin a pas mis assez d'essence, et il pleuvait des cordes ce soir-là... Dommage pour lui, ça aurait pu être pris pour un simple accident... En plus, il a vraiment pas été discret. Il a été vu avec la victime, dans la voiture de cette dernière, sur le parking qui est juste au dessus.

Y' avait une moto garée à côté. Une Triumph Thunderbird. Très rare sur nos routes des machines comme ça! C'est la moto de Marlon Brando! Et comme par hasard t'as la même! Curieux, non?!?

Autre chose. On a le témoignage d'un palefrenier, qui sortant de son écurie au lieu-dit La Renardière vers minuit, a vu une moto passer sous la pluie battante, et, détail intéressant, un jerrican était attaché à l'arrière...

Enfin, pour conclure, ton couteau est très propre, mais à sa base, on a trouvé un peu de sable, normal, mais surtout un peu de sang qui correspond en tous points à celui de la victime.

Maintenant, crache! As-tu assassiné mademoiselle Lefoll Marie-Louise née le 04/09/1932 à Alençon, et résident dans cette même ville, rue de Bretagne?

Au début de l'interrogatoire, je me disais: Il est malade ce mec, qu'est-ce qu'il me veut?

Mais là...Soudain...Comme un éclair, tout m'est revenu. J'avais souvenir de ce dernier rencard avec elle sur la corniche. Mais ça s'arrêtait là. J'avais rangé tout ça dans un coin de ma mémoire, comme j'avais remisé le couteau dans mon paquetage dès mon incorporation à Draguignan. Ce soir-là, la veille de mon départ, je voulais plus que le touche-pipi habituel. Elle s'est à nouveau refusée à moi. Je suis rentré dans une fureur noire, et j'ai sorti le couteau...

Y' en avait partout... Elle a crié... Pas longtemps... J'ai ensuite poussé la 4CV dans le ravin. Je suis revenu avec un jerrican d'essence, piqué dans l'atelier du père, en passant par les petites routes, pensant ne pas me faire repérer.

Après, j'ai fait comme si rien ne s'était passé...

-Ho Dufroy! Tu dors ou quoi?!? Tu veux pas répondre? Très bien! Tu seras plus bavard à Alençon. Demain je t'emmène!

On me raccompagne, au gnouf cette fois...

12 mai 1956:

Il est pas six heures. Je suis déjà sur l'aérodrome d'Atar. Le soleil commence à éclairer les dunes d'un beau rose pale. Je pourrais mieux m'extasier du paysage, si j'avais pas des menottes aux poignets et deux flics de chaque côté. Le poulet en civil me suit de prêt. Il a mis son beau chapeau, mais il a toujours une gueule de con, qu'il a pas encore ouvert ce matin.

Je monte dans un transporteur de troupes, accompagné de mon "protecteur". A l'intérieur, que des bidasses noirs. On les emmène à Alger pour combattre d'autres colonisés...

L'avion décolle dans un vacarme assourdissant. En dessous les vagues de sables affichent leurs plus belles couleurs pour me saluer. Adieu touaregs. Adieu dromadaires. Adieu scorpions. Adieu mirages. Je retourne chez les sauvages... Les noirs descendent l'ors de l'escale d' Alger, vite remplacés par des paras joviaux qui retournent en métropole. Le flic ne veut pas que je descende pour pisser. Du coup, quand l'avion décolle, je pisse dans mon froc. ça coule sur ses belles pompes toutes neuves. Il me traite de sale porc...Ect. Moi, pour la première fois depuis longtemps, je me marre...

On atterrit sur un aéroport militaire, sans doute du côté de Chateauroux. Il bruine, il caille, la grisaille partout. Bienvenu au pays des tristes sires...

On me fait enlever ma tenue kaki pleine de pisse, pour que je me change avec mes affaires civiles que j'avais laissé dans un placard à Draguignan. On voit que tout à été fouillé. C'est tout fripé et il manque un pull.

On me fout dans un car de flic. Direction Alençon. Ma ville natale n'a rien d'exceptionnel, mais je m'y sens chez moi. C'est toujours émouvant d'y revenir, même en

ces circonstances.

Me voilà au château des ducs, ma prison, mon château d'if . J'aurai tout le temps d'y relire "Le comte de Monte-Cristo" dans l'une de ces cellules humides que je connais bien.

Certains matons se marrent en me voyant. Eux aussi me connaissent bien, tout comme certains taulards de longue durée qui me voient revenir avec délectation.

-Alors Dufroy, ma chérie! On te manquait? On va encore s'occuper de ton p'tit cul! Whahaha!!!

Qu'ils me disent. Tout un programme...

13 mai 1956:

En fait, il m'ont mis à l'isolement dans le quartier V.I.P. La classe! C'est une cellule pas plus grande que des chiottes. Y'a une petite lucarne avec vue sur la grisaille du ciel. J'entends les hurlements des autres détenus nuit et jour. Finalement, la taule, c'est pas autre chose que la vie en concentré. Bien sûr, il y'a les barreaux. Mais dans la vie de tous les jours, il y'a les barreaux qu'on se forge dans nos têtes. Et ceux-là, aucune scie ne peut en venir à bout.

A la veille de mon audition, je fais la connaissance de Mademoiselle Perlain, mon avocate. Elle est pas terrible, brune avec de grands yeux globuleux, mais elle porte des bas noirs...J'adore les bas noirs. ça y'est, je bande! ça fait longtemps que ça m'est pas arrivé! Il faut dire que ces dernières semaines, à part les dromadaires, j'ai peu eu matière à m'exciter...

Elle m'explique que les charges qui pèsent contre moi sont accablantes, que je vais forcément être inculpé, et elle me conseille de plaider coupable. Elle veut baser ma défense sur mon irresponsabilité, compte tenu de mes antécédents psychiatriques.

Je lui dis que je n'ai aucune envie de finir mes jours à l'asile, et qu'elle n'a probablement aucune notion de ce qu'est l'enfer psychiatrique, dont j'ai eu par le passé un petit aperçu.

Elle me rétorque, que je n'ai visiblement aucune notion de ce qu'est une exécution capitale...

ça jette un froid... D'accord pour avouer et jouer le cinglé.

En plus, les exécutions c'est le matin à l'aube.

J'aime pas le matin!

14 mai 1956:

Ce matin, sans surprise, je me suis vu signifier mon inculpation pour assassinat. D'autres éléments à charge, en plus du couteau, ont été mis sur la table, notamment mon pull beige, que je portais ce soir-là, où ils ont trouvé des tâches de sang de la victime et des traces d'essence.

Le juge d'instruction parle de mon cynisme en exhibant la lettre que j'ai envoyé à Marie-Louise depuis l'Algérie.

Toutes ces preuves sont étiquetées et cachetées de cire

rouge, comme autant de gouttes de sang...
Suivant les conseils de mon avocate, je reconnais les faits,
en soulignant mon amnésie totale à la suite de cette soirée,
expliquant ainsi l'envoi de la lettre.
Maître Perlain met en avant mon dossier médical qui
indique très clairement que je suis atteint de schizophrénie.
Mais à l'issue de cette audience, si mon avocate se veut
optimiste, je sens que mon sort est scellé.

15 mai 1956:

R.A.S

16 mai 1956:

Je lis un bouquin sur les cathares. De drôles de chrétiens
ces gens-là...

17 mai 1956:

Rien...

18 mai 1956:

Ma mère est venue me voir au parloir. Je ne l'ai jamais vu
aussi fatiguée. Vu ses traits tirés, elle n'a pas fermé l'oeil
depuis plusieurs nuits. Même si elle a, comme moi,
toujours souffert d'insomnie, je sais que j'y suis forcément
pour quelque chose.
Elle ne m'a pas parlé de l'affaire. A aucun moment, elle n'y
a fait allusion. Du reste, moi non plus. On a parlé de la
famille, sauf de mon père...

19 mai 1956:

Je m'ennuie...

20 mai 1956:

J'ai décidé d'arrêter de tenir ce journal tant qu'il ne se passe
plus rien. Inutile de parler des murs. Ils n'ont rien à dire.
De plus, je suis toujours en isolement de manière
incompréhensible...

17 septembre 1956:

Je ne suis plus en isolement, mais vu la gueule de mes codétenus, je regrette presque de ne plus être cloîtré...

21 septembre 1956:

Y' en a un qu'a essayé de m'enculer sous la douche. Mais, ayant déjà l'expérience du zonzon, j'ai prévu le coup. Deux fourchettes nouées à un cordon sur la nuque et sous la serviette. Il est ressorti des douches, les bras en sang.

24 novembre 1956:

Gros pétage de plomb dans la cellule. Le dirlo menace de me transférer au quartier psychiatrique. Je m'en fous, c'est là que je finirai... Au mieux...

1er janvier 1957:

Nouvelle année. Toujours aucune nouvelle de mon procès, ni de mon avocate, ni de personne.
Je ne supporte plus le froid et les murs humides de mon "Château".

17 février 1957:

Mon avocate est venue me voir. Mon procès commence le 15 avril.

13 avril 1957:

Entretien préparatoire avec mon avocate.
Elle m'apprend que mon procès aura lieu à huit clos, et que la presse n'en parle presque pas.
Devant mon étonnement, elle finit par m'avouer, un peu embarrassée, que ma première déposition à Atar, sur les activités de mon régiment en Algérie, dérange beaucoup de gens. Ils ont peur que je profite du procès pour balancer les saloperies des pouilles du 4ème RAM.
Pour faire bref, ils veulent que je crève en silence...

14 avril 1957:

Ma mère est venue me voir, accompagnée de quelques

frères et soeurs. Ils disent tous que mon affaire commence à leur faire du tort.

On leur parle sournoisement de nos origines gitanes. Pour les gens, c'est évident, un cabanier ça a toujours un grand couteau dans la poche, prêt à égorger la moindre passante...
France de merde!

15 avril 1957:

J'ai par fermé l'oeil de la nuit. Je rentre avec ma gueule de déterré dans le palais de justice.

Mon procès a lieu dans une toute petite salle. On a vraiment voulu la discrétion jusque dans les moindres détails.

Procédure: Je décline mon identité, ect. Puis je plaide coupable du meurtre de Marie-Louise Lefoll, et je ne peux m'empêcher de m'accuser également de l'assassinat d'une adolescente berbère dans les Aurès. Je cite même le nom du bled et la date.

Mon avocate est embarrassée. Un embarra partagé par la cour.

-Concernant la deuxième personne que vous avez cité, vous êtes hors sujet. Poursuivez...

Que finit par me dire le juge.

C'est clair, pour eux, la vie d'une indigène ne compte pas plus que celle d'un rat. De plus, c'est du domaine militaire. Les bidasses sont tellement souples question droit. On peut tout faire en kaki: Tuer, violer, ect... La seule chose qu'on a pas le droit, c'est de perdre la guerre.

S'ensuit, le rappel des faits dans les moindres détails.

L'avocat de la famille Lefoll parle de préméditation avérée.

Mon avocate parle de folie. Moi, pour ma part, je déclare devant l'audience désabusée, que j'avais juste besoin d'un peu d'affection...

A la sortie mon avocate est furax:

-Faites le cinglé! Faire l' amoureux éconduit comme vous avez fait, ça mène qu'à l'échafaud! Un juge, ça lit pas des romans à l'eau de rose! Et arrêtez de parler de l'Algérie! On s'enfoncé là!

Moi, ces temps-ci, je lis "Le procès" de Kafka. ça m'aide pas beaucoup...

16 avril 1957:

Retour au tribunal. Malgré mes aveux, ils cherchent la petite bête pour savoir à quelle sauce je vais être mangé. Ils ont même été chercher ma Triumph et le jerrican du père! Je me demande comment ils ont fait pour amener ma bécane jusque ici!

Les témoins défilent: Le palefrenier qui reconnaît sans hésitation ma moto, alors qu'il faisait un noir d'encre et qu'il pleuvait. Les collègues de Marie-Louise, que je ne connais pas. Des automobilistes qui me reconnaissent,

ainsi que ma moto. Le garde forestier qui a découvert la 4CV plus d'un mois après...Ect...Ect...

Je m'assoupis dans le box. Mon avocate me réveille avec un coup de coude, et me conseille de la fermer. Elle pense que j'ai dit assez de conneries hier...

L'avocat des Lefoll m'interroge sur les horaires de mes différents méfaits. J'essaye d'être le plus précis possible, sans faire de commentaires. Il cherche à étayer la thèse d'une préméditation.

Thérèse (Le prénom de maître Perlain), elle, parle au contraire d'incohérence dans mes actes, et souligne l'imprécision des témoignages.

Demain, les plaidoiries et le verdict.

17 avril 1957:

Les parents de Marie-Louise sont présents. La mère a l'air plutôt absente, mais le père, un grand moustachu baraqué, me fixe d'un oeil noir. Ils sont la seule entorse à ce huit clos étouffant.

Maître Perlain commence sa plaidoirie en racontant mon enfance chaotique et mon adolescence difficile, mais souligne mon "Epopée glorieuse" dans la résistance, jusqu'à l'épreuve de mon divorce, et pour finir, ma rencontre romantique avec Marie-Louise, achevée dans l'horreur par ma maladie mentale. Je suis, pour elle, victime de cette petite soeur infâme et sournoise qu'est ma schizophrénie. Elle fait référence à plusieurs reprises aux expertises psychiatriques.

Mais avant ça, l'avocat des Lefoll m'a bien saqué.

Pour lui l'excuse psychiatrique ne tient pas. Tout a, selon lui, été prémédité. Il sort comme preuve, toute une série de chronométrages effectués l'ors d'une reconstitution sommaire à laquelle je n'étais même pas convié.

De plus, il fait remarquer que ça s'est passé la veille de mon départ, et qu'une fois en Algérie, j'aurais profité d'être près de la frontière pour désertier et tenter de fuir à l'étranger.

Vient alors le réquisitoire de l'avocat général.

Il commence par désavouer l'avocat des Lefoll.

Pour lui, il n'y a aucune preuve tangible d'une quelconque préméditation, mais au contraire le fait d'une pulsion criminelle.

Puis, il désavoue également mon avocate.

Pour lui, le simple fait que dans la foulée de mon crime, je fasse en sorte de camoufler soigneusement mon méfait, est bien la preuve que j'étais en pleine possession de mes moyens le soir du meurtre. Que même si mon amnésie est avérée par la suite, mes problèmes mentaux n'excusent donc en rien cet assassinat.

Pour conclure, mon casier judiciaire étant long comme le bras pour des affaires de délinquance, ce qui selon lui aggrave encore mon cas, il requière la peine de mort.

La cour se retire avec les jurés pour délibérer.

Je reste assis, prostré, avec mon avocate qui se garde bien de me regarder et de me dire le moindre mot.

Le juge énumère tous les chefs d'accusation. C'est le grand chelem. Le jury me déclare coupable à tous.

-La cour vous condamne à la peine de mort.

J'ai l'habitude des verdicts, mais là, c'est autre chose...

Je ne l'ai même pas entendu quand il m'a demandé si j'avais quelque chose à dire.

-On fait appel?

Me demande Thérèse.

Bien sûr que je fais appel. Une petite ballade à Caen, ça va me changer les idées. Si de là, je peux apercevoir la mer, avant le grand plongeon...

18 avril 1957:

Ma mère est venue me voir. On a beaucoup parlé du futur procès en appel. On a fait semblant, elle et moi, d'y voir une lueur d'espoir. Mais on avait du mal à cacher notre tristesse et notre résignation...

19 avril 1957:

Dans la cour, les autres, et même les gardiens, me regardent différemment, avec un drôle d'air. C'est comme si j'étais déjà de l'autre côté. Comme si j'avais déjà quitté le monde des vivants pour celui des fantômes. Désormais, tout le monde m'évite. J'ai même plus besoin de prendre des fourchettes pour aller aux douches. C'est si difficile d'enculer un fantôme...

12 septembre 1957:

Préparation du procès en appel avec Thérèse. Elle me fait remarquer que j'ai un peu grossi. C'est vrai, je fous rien depuis des mois, et c'est pas la branlette qui va me faire maigrir. Elle, par contre, est toute jouasse et toute bronzée, presque belle. C'est quasiment devenu une amie depuis. Toujours célibataire la Thérèse! D'après elle, il faut insister sur tout ce qui a été bâclé durant le procès. Notamment, l'imprécision des témoignages, mais surtout demander une contre expertise psychiatrique afin de prouver que je suis vraiment fou à lier.

8 février 1958:

Mon procès commence le 5 mai.

10 avril 1958:

Contre expertise psychiatrique:

J'ai passé la journée à répondre à des questions débiles, successivement devant deux psychiatres, aussi antipathiques l'un comme l'autre.

-Ne cherche pas à forcer le trait! Ces gens là sont des professionnels. On peut pas les embobiner comme ça! Qu'elle me dit la Thérèse. C'est qu'on se tutoie maintenant...

19 avril 1958:

Compte rendu de l'expertise:

C'est du pain béni, d'après Thérèse. Ils ont noirci le tableau. D'après eux, mon meurtre est bien la conséquence d'une crise de démence.

2 mai 1958:

Départ pour la cour d'appel de Caen.

Avant de partir, Thérèse m'a appelé:

-Je te réserve une petite surprise!

Qu'elle me dit.

Arrivé dans la périphérie de Caen, le fourgon fait un détour qui laisse parfois les deux flics qui m'accompagnent. Au bout d'un quart d'heure, l'océan apparaît par la vitre grillagée, et offre ses plus belles couleurs sous le soleil. ça ne dure qu'une petite minute, mais je savoure intensément cet instant bleuté.

Sacrée Thérèse! Je lui avais parlé de mon envie de voir la mer l'ors de mon transfert, mais sur le ton de la plaisanterie. Elle a pris ça au mot!

Je me demande comment elle a fait pour convaincre le chauffeur de faire ce détour bucolique.

Je commence à croire qu'elle éprouve plus que de l'amitié pour moi...

Arrivée à la prison de Caen. Là, c'est beaucoup moins bucolique...

3 mai 1958:

Dans l'après-midi, on m'appelle au parloir. C'est curieux, je devais voir personne. C'est une petite dame brune avec des poches sous les yeux. Sans la connaître, vu la ressemblance, je devine qu'il s'agit de la mère de Viault.

-Bonjour Monsieur. Je profite que vous êtes pas loin de chez moi pour venir vous voir. Je sais que vous êtes la dernière personne à avoir vu mon André.

ça fait deux ans... A l'armée, ils veulent juste me dire qu'il est déserteur, pas plus. Mais vous étiez avec lui...Je veux savoir! Il paraît que vous avez dit qu'il était mort... Dites-

moi ce que vous savez!

Alors, après avoir hésité, je lui raconte tout, dans les moindres détails...
Elle est effondrée. Elle hurle de douleur.
Les matons finissent par l'évacuer.
J'ai vraiment pas à me plaindre. Viault, lui, n'a pas eu de procès. Encore moins d'appel...

4 mai 1958:

Dernier entretien avec Thérèse avant le procès.
Devant mon angoisse, elle m'a pris les mains avec un grand sourire.
-ça va aller!
Qu'elle me dit. On est de plus en plus proche, elle et moi...

5 mai 1958:

La cour d'appel de Caen est encore plus sinistre que le tribunal d'Alençon, et les tronches des gens qui la composent collent parfaitement avec le décor.
Je vois dans leurs yeux que leur décision est déjà prise, que ceci n'est qu'une formalité, un pas de plus vers l'échafaud.
Toute la procédure recommence. Mais tout ici semble expédié à la va-vite.
Très vite, les débats tournent autour de ma santé mentale.
L'avocat des Lefoll reprend presque mot pour mot le réquisitoire de l'avocat général l'ors du premier procès.
Bref, que j'étais sain d'esprit au moment des faits.
Thérèse affirme que je suis fou à lier, rapport à l'appui.
Je fais ce qu'elle m'a conseillé: Je me tais, j'affiche un regard froid et sans vie, avec une pointe de niaiserie.
Le problème, c'est que mes juges ont le même regard.

6 mai 1958:

Les débats reprennent.
Aucun témoin n'est présent, si ce n'est les parents de Marie-Louise. On se contente d'une lecture des différents témoignages, en précisant qu'aucun témoin n'est revenu sur sa déposition.
Puis d'une voix poignante, la mère Lefoll dresse un portrait à l'eau de rose de sa fille chérie. A l'entendre, c'était la Sainte Vierge. Je suis bien placé pour savoir qu'elle était ni sainte, ni vierge. Du reste sa mère non plus.
Là, j'en peux plus, j'éclate! Je me lève et je balance tout.
Que Marie-Louise était, tout comme moi, à moitié folle.
Mais que surtout, elle se faisait sauter par tout le monde.
Que cette petite "Sainte" ne pensait qu'au fric. Une petite surnoise égoïste, qui humiliait ses amants. Qu'elle aurait

fini comme ça, avec ou sans moi.
Et puis, j'ajoute qu'elle avait de qui tenir. Je raconte une soirée où sa mère, complètement saoule, draguait tous les petits jeunes, moi compris.
Le père Lefoll se lève pour me casser la gueule. Les flics se jettent sur lui. La salle est évacuée. La séance ne reprend pas.
Avant de retourner en prison, Thérèse me regarde, médusée.
-Là, t'as vraiment joué quitte ou double...

7 mai 1958:

Commence la plaidoirie de l'avocat des Lefoll.
Il insiste sur ma santé mentale. Pour lui, ma démence a été largement exagérée. Je ne suis, d'après lui, qu'un être ultra violent, citant mon coup de gueule d'hier pour illustrer ses propos. Ma violence n'est, selon lui, en aucun cas l'expression d'une quelconque maladie mentale.
Thérèse commence la sienne avec aisance et talent. Elle détaille point par point la contre expertise psychiatrique pour dire que, oui, j'étais bien en état de démence. Elle fait un portrait de moi en martyr, relatant ma vie difficile, notamment mes relations exécrables avec mon père. Puis, elle cite une déposition de la propre soeur de Marie-Louise, illustrant le peu de moralité de celle-ci, confirmant ainsi mes propos d'hier.
Puis vient le réquisitoire de l'avocat général.
Pour lui, c'est clair. Vu que ma folie n'est pas permanente, rien ne prouve que j'étais en état de démence au moment des faits. De plus, il souligne mon casier judiciaire déjà très chargé, et mon manque total de respect vis à vis de la famille de la victime. Il requière la confirmation du jugement précédant.
Suit le verdict: Peine de mort confirmée.
-Pourritures de francs maçons! Allez tous vous faire mettre!!!
Que je hurle. Je suis évacué sans ménagement.

8 mai 1958:

J'ai eu ma mère au téléphone ce matin, après une terrible nuit d'insomnie. On a pas su quoi se dire. Juste quelques mots fades et tristes, ponctués de longs silences...

9 mai 1958:

Retour à Alençon. Cette fois, j'ai pas eu le droit de voir la mer en rentrant.
Ma condamnation ne fait l'objet que de quelques lignes dans la presse. Très peu pour une peine de mort.
Les journalistes, à la botte du pouvoir comme toujours, ont

visiblement reçu des consignes...

10 mai 1958:

Appel de Thérèse: -Les deux procès sont bourrés de vices de forme! De plus, le huit-clos ne s'imposait pas, car il n'a été demandé par aucune des parties. Mais surtout, la reconstitution organisée par l'avocat des Lefoll était illégale! Car elle s'est faite sans ta présence et la mienne. On va pouvoir se pourvoir en cassation!
Le cirque va donc pouvoir continuer quelques temps...

11 mai 1958:

Paradoxalement, ce procès en cassation ne me dit rien qui vaille. Peut-être la lassitude à l'idée de poireauter encore des mois avant de tout recommencer. Tous ces détails à la con, les mêmes discours à n'en plus finir. Mais le pire, c'est que cette fois, ça se fera sans Thérèse.

4 juin 1958:

Le grand Charles a fait un discours à Alger.
"Je vous ai compris" qu'il a dit.
T'as compris quoi mon Charlot? Que c'est la merde?
Ah ben là, on est d'accord. Mais c'est la merde à cause de qui et de quoi d'après toi? Hein?
Pendant que t'étais là bas, t'aurais dû descendre un peu plus au sud, dans le désert. Et puis là, monter sur la plus haute dune. Le grand silence du Sahara, crois-moi, c'est bon pour les neurones! Et là, devant le couchant, tu serais devant une évidence: C'est pas la France!
Si tu as vraiment compris, ça veut dire que t'es le seul militaire à avoir un cerveau, c'est bien!
Bon, faut pas trop que je me foute de ta gueule. Je vais sans doute te solliciter pour un recours en grâce...
Mes respects mon général...

21 août 1958:

Visite de Thérèse. Il fait chaud. Elle est donc sapée légèrement. Elle a un décolleté resplendissant.
Résultat, je bande comme un ours, pour la première fois depuis des mois. Mais je tarde pas à débander.
Elle m'annonce que mon procès se tiendra à Marseille!
Pourquoi si loin?!? Elle non plus ne comprend pas.
Depuis mes déclarations sur l'Algérie, on cherche visiblement à m'éloigner le plus loin possible.
Si ils pouvaient me juger en Papouasie, ils le feraient!
La date n'est pas encore fixée, mais elle m'annonce que la

reconstitution aura lieu le 10 octobre. Elle m'annonce aussi que ça sera la dernière fois, à cette occasion, qu'elle sera mon avocate, que c'est un avocat local du nom de maître Laffargue qui assurera ma défense en cassation. Devant mon inquiétude et ma tristesse, elle m'assure qu'elle s'arrangera pour comparaître comme témoin.

11 septembre 1958:

Mon sang ne fait qu'un tour en lisant le journal tantôt. Une photo de Polky, tout sourire, posant à côté de sa femme, toute souriante également (Je pensais pas qu'elle pouvait sourire celle-là!). "Le lieutenant Polky promu capitaine et décoré pour ses excellents états de service en Algérie". Tel est le titre de l'article. On y décrit un héros, une gloire de la nation, un monument de courage et d'esprit chevaleresque, veillant sur la veuve et l'orphelin...Ect. Je peux pas finir l'article, tellement j'ai envie de gerber. Polky, au regard de ses vrais états de service, devrait être ici dans ce cachot avec moi, attendant son tour pour passer sous la veuve et y laisser sa tête. Pourquoi lui on le décore, et moi on me condamne à mort?

10 octobre 1958:

Reconstitution. ça fait du bien de prendre l'air! En plus, il fait beau. La corniche de Pail est magnifique sous ce soleil. C'est d'ailleurs vraiment pas le temps idéal, ni même la bonne période pour faire cette reconstitution. Trop de lumière et une végétation encore trop abondante. Rien à voir avec cette fin d'hiver où le sang a coulé... Ils ont même amené la 4CV toute calcinée sur un gros Berliet. Ils la déposent au même endroit sur la pente boisée. Sur les ressorts du siège conducteur, y' a encore des lambeaux du tissu pied de poule de sa jupe, et des restes de ses bas. On voit encore la marque de son corps sur le dossier. ça sent encore le cadavre là dedans. Mais dans cette odeur de putréfaction, je perçois encore son parfum et l'odeur de sa peau. Le photographe ne peut cacher son malaise et son dégoût. Il gerbe au pied d'un bouleau. La 4CV bleue de Thérèse sert également à la mise en scène. C'est dans celle-ci que je mime sur un mannequin de chiffon, les quarante-quatre coups de poignard que j'ai infligé à Marie-Louise. Quarante-quatre... Comme dans une orange pour faire la liqueur du même nom. Mais je dois avouer que ce jour là, j'ai pas compté... A la nuit tombante, un flic fait le trajet avec ma moto jusqu'à Saint Denis. J'aimerais tant être à sa place, et partir vers le grand sud, dans les dunes, là où le monde ne m'est pas hostile... Malgré l'heure tardive, y' a encore du monde aux fenêtres à

Saint Denis. Les gens tentent de m'apercevoir dans la camionnette.

Dans la cour de l'entreprise familiale, j'aperçois d'un côté ma mère et quelques frères et soeurs sur le palier de la maison. Ils me regardent en silence. De l'autre, mon père, dans la pénombre, devant la porte de l' hangar. Lui aussi me regarde en silence. Avec ses grandes moustaches, il ressemble à Staline. Je me garde bien de le saluer.

A moi de prendre le jerrican là il se trouvait, et de l'attacher sur la Triumph. On repart, chronomètre en route, direction la corniche de Pail par les petites routes du mont des Avaloirs.

Une fois de retour sur place, il faut que je montre comment j'ai aspergé d'essence la 4CV.

Le cirque se termine enfin vers une heure du matin.

Avant de partir, Thérèse me fait ses adieux en tant qu'avocate. Elle m'embrasse furtivement sur la bouche.

-A bientôt...

Qu'elle me dit, avant de s'effacer dans la nuit.

Malgré toute l'horreur de mon crime, elle est amoureuse de moi. ça me fait penser à Landru qui recevait des lettres d'amour enflammées dans sa cellule.

Les femmes sont folles...

24 novembre 1958:

Courrier de Thérèse.

"C'est beau la corniche de Pail et le mont des Avaloirs. ça ressemble au Canada (Ma mère est québécoise)..."

Sinon, pas un mot de notre baiser nocturne...

9 janvier 1959:

Nouvelle expertise psychiatrique. Ils commencent à me gonfler sérieusement avec leurs petits ronds et leurs petits carrés!

24 janvier 1959:

Ma soeur Denise passe me voir. Elle est en larmes, mais pas à cause de moi. C'est à cause du vieux qui fait bosser son mari sans le payer, pour palier à la fainéantise de notre petit frère, chouchou du vieux. Elle m'explique qu'elle n'en peut plus, et que je peux pas comprendre.

C'est vrai, moi, bientôt je serai mort. Donc plus de problèmes...

4 février 1959:

J'ai reçu un courrier de maître Laffargue.

Mon procès commence le huit juin.

24 avril 1959:

Thérèse vient me voir en cette première belle journée du printemps. Elle porte un joli petit tailleur en vichy, avec le petit chapeau et les gants blancs qui vont avec. Elle a mis une bonne couche d'un rouge à lèvres un peu pourpre. Elle tranche radicalement avec la crasse ambiante. Elle affiche son plus beau sourire pour me donner du courage. Au moment de se quitter, on s'embrasse à travers la grille. On arrive à mêler nos langues. Malgré l'arrière goût du grillage dégueulasse, c'est très bon. Si on en vient à penser à l'hygiène dans des moments pareils, c'est qu'on a un gros problème...

5 juin 1959:

Me voilà dans le train entre deux flics, direction Paris puis Marseille. Les gens froncent les sourcils en voyant mes menottes. Je traverse Paris dans un fourgon. Mon Dieu que c'est gris! La grisaille est partout dans cette ville, sur les murs, dans le ciel, dans les yeux des gens. Que c'est triste! Un zonzon à ciel ouvert. Arrivé à la gare, je remonte dans un train, accompagné de deux nouveaux poulets, et direction Marseille. Je suis presque soulagé de quitter Paname. J'arrive à Marseille tard dans la soirée. De la ville de Pagnol, je ne vois que des réverbères palots. Le fourgon entre dans une masse énorme et sinistre. Je suis aux Baumettes. Si la douceur du climat et l'accent des matons sont bien méditerranéens, cela ne suffit pas à atténuer ma peur face à cet endroit. Ma peur se confirme en arrivant dans ma cellule. Ils sont quatre là dedans. Tous des caïds locaux. Quand ils apprennent que je suis un tueur de femme, ils me tabassent. ça commence bien. Pour moi, Marseille, c'est le pastoche. Je viens de me prendre des châtaignes en guise de cacahouètes...

6 juin 1959:

Après un petit séjour à l'infirmerie, pour me retaper après mon cocktail de bienvenue d'hier, je fais la connaissance de mon avocat. Je suis atterré... C'est un vieillard croulant qui doit avoir dans les quatre-vingts ans. Il porte des lunettes avec des verres épais comme des culs de bouteilles. Il a même pas remarqué que j'avais un coquard!

Il parle avec un terrible accent local. Moi qui est dur d'oreille, ça m'arrange vraiment pas.
Il a même du mal à lire mon nom sur les documents qu'il manipule d'une main tremblante!
Aïe! Aïe!Aïe!
Seul point positif, il me confirme que Thérèse sera bien appelée à la barre comme témoin.

7 juin 1959:

Visite de Thérèse. Elle témoigne demain.
Elle est fatiguée par le voyage, ce qui ne l'empêche pas d'être bien mise. Elle a un peu trop de fond de teint, et porte un petit tailleur rose. J'aime pas trop cette couleur, c'est celle des cochons...
Elle a pris quelques rondeurs, ce qui n'est pas pour me déplaire...
Quand je lui fais une description de mon avocat, elle semble avoir du mal à me croire.
Elle me quitte en me roulant une galoche à travers la grille comme la dernière fois, mais plus langoureusement cette fois. A tel point que la marque du grillage s'imprime sur son rouge à lèvres.
J'aimerais tant passer cette dernière nuit avant le procès avec elle, dans ses bras...

8 juin 1959:

Il fait une chaleur étouffante dans la salle. Une chaleur qui fait défaut à la cour. On dirait des croque-morts. Même les jurés sont sapés en noir. D'ailleurs, ils se ressemblent tous. On dirait qu'ils sont de la même famille.
Les bancs du public sont quasi vides. Juste cinq personnes que je ne connais pas, en plus de Thérèse qui illumine cette assemblée lugubre avec son tailleur rose.
L'énoncé des faits est très détaillé, prenant en compte la lecture du compte-rendu de l'interminable reconstitution de l'automne dernier.
Sans doute à cause du ton lancinant de la lecture, et du ronronnement du ventilateur qui bourdonne comme un vieux diesel à côté de lui, Maître Laffargue s'endort, et son ronflement couvre presque celui du ventilo.
Je regarde Thérèse. Elle est aussi consternée que moi...
Le juge l'interpelle à trois reprises avant qu'il n'ouvre enfin un oeil. Il se contente alors de tenter de lire des extraits des anciennes plaidoiries de Thérèse, le nez sur les feuilles, ce qui ne l'empêche pas de sauter des lignes.
Moi et Thérèse, on se prend la tête dans nos mains tellement on est effarés. Mais la cour, elle, reste indifférente. Il faut dire qu'il est connu, Maître Boniface Laffargue, dans les tribunaux de la région. "Un avocat désespérant, pour les causes désespérées", c'est comme ça que les juristes du coin parlent de lui, selon un codétenu.
Il parvient cependant à faire appeler mon ex-avocate à la

barre, non sans écorcher son nom.
Thérèse redresse avec grand talent, ma défense qui prenait naufrage. Elle se dépasse sans la moindre hésitation, pour prouver par A plus B, que ce meurtre est l'oeuvre d'un grand malade.
Thérèse, je t'aime...

9 juin 1959:

Aujourd'hui les débats. L'avocat des Lefoll, qui s'est peu exprimé hier, est lui aussi un marseillais. Mais rien à voir avec Laffargue. Il a la trentaine, et sait se montrer convaincant, même quand il dit des conneries.
Il appelle le policier qui s'est occupé de l'enquête à la barre. Je l'avais pas reconnu de loin dans la salle, mais c'est bien lui. C'est cet enculé de flic qu'est venu me chercher à Atar il y'a trois ans. Il porte la barbe et la moustache maintenant. ça l'empêche pas d'avoir toujours une gueule de con.
Il raconte son enquête, qu'il a appris mon existence par des collègues de Marie-Louise qui ne connaissaient que mon prénom...Ect... Puis, mon arrestation en Mauritanie.
Pour conclure, il affirme que mon crime ne peut-être que le fruit d'une préméditation, car selon lui, elle voulait me quitter, comme le confirme la déposition d'une de ses amies. Par contre, il explique pas comment j'aurais été au courant. Je regrette pas d'avoir pissé sur les pompes de cette tapette!
A la suite de ça, maître Laffargue sort quelques trucs à côté de la plaque pour répliquer.
Je regarde Thérèse. Je suis foutu, et elle le sait.

10 juin 1959:

C'était prévisible: L'avocat des Lefoll, s'appuyant sur la déposition du flic, parle de préméditation.
Laffargue lit quelques extraits du rapport psychiatrique entre deux siestes.
L'avocat général parle de préméditation, lui aussi.
Verdict: coupable de meurtre avec préméditation. Peine de mort confirmé de manière définitive.
On me demande si j'ai quelque chose à dire.
Je réponds, sans trop savoir pourquoi, que les femmes ont la fâcheuse tendance à recourir à l'humiliation pour se défendre quand elles sont au pied du mur. Qu'elles ne s'étonnent pas alors, d'avoir la violence masculine pour seule réponse. Qu'il n'y a jamais eu préméditation de ma part. Qu'il n'y a eu que folie meurtrière.
Mais tout le monde s'en fout. La salle est déjà à moitié vide quand je finis mon speech.
-Je vais me battre pour le recours en grâce!
Me dit Thérèse en sortant de la salle.
Dehors, il fait beau. Les cigales chantent, comme si de rien n'était...

11 juin 1959:

Appel de ma mère. Elle est au courant du verdict.

-C'est pour quand?

-Sans doute l'année prochaine.

Ce soir, y' a un terrible orage. Ma cellule est plongée dans le noir.

12 juin 1959:

Je change de cellule. Ils m'ont mis avec des malfrats corses.

Probablement à cause de leur insularité, ces gens-là ont développé une culture, mais surtout une mentalité à part.

A tel point qu'il est très difficile de se faire une opinion sur eux, tant leur conception de la vie est particulière.

Même si je ne suis pas des leurs, ils respectent mon statut de mort-vivant...

24 juillet 1959:

Je vois une mouette faire un vol plané sur fond d'azur par la lucarne de ma cellule. C'est très beau.

17 août 1959:

Visite de Thérèse. Elle est en vacances. Elle a traversé la France juste pour me voir. Elle porte un joli petit tailleur fuchsia. Elle a encore pris de l'embonpoint. Bref, elle me plaît de plus en plus.

Elle me parle de mon recours en grâce, mais je n'ai d'yeux que pour son décolleté plongeant.

Au bout d'un moment, je l'interrompt.

-Fais voir tes seins! Que je lui dis.

Après quelques hésitations, et voyant que le gardien somnole sur sa chaise, elle s'exécute.

Ses tétons sont magnifiques, larges et sombres.

Les aztèques disaient que les femmes qui ont les tétons comme ça sont les plus chaudes...

Sans que je lui demande quoi que se soit, elle se lève et colle ses deux immenses mamelles contre la grille.

Je commence par caresser ses tétons dressés d'une main frêle, puis je les tète avec délectation.

Une furieuse érection me vient. Mais le gardien reprend ses esprits. Thérèse reballe tout en urgence, et me quitte en me promettant de revenir d'ici la fin de l'année.

Moi, je me finis dans les chiottes.

Il faut profiter de la vie, tant qu'elle est là. Il a fallu attendre que mes jours soient comptés pour j'en prenne

conscience...

28 septembre 1959:

Ce soir c'est le gros bordel. Apparemment, ça a commencé par une castagne au réfectoire. ça a dégénéré en émeute. ça pue le lacrymo partout.

Je sais pas encore pourquoi ni comment, mais me voilà dans la cour avec les autres, sous les jets d'eau des matons. Je pense alors à l'éventualité d'une évasion. Mais pour aller où?

De toute façon me revoilà dans ma cellule, trempé et grelottant. Les corses sont pareils, mais eux restent stoïques. Formidables ces gens-là!

10 novembre 1959:

Revoilà ma Thérèse! Toute de noir vêtue cette fois. Une chance pour nous, aujourd'hui le gardien du parloir ronfle fort. Alors elle me fait la totale. J'ai droit non seulement aux tétons, mais après elle me montre le haut de ses bas noirs, puis ses bonnes fesses charnues d'une blancheur immaculée. Elle a la bonne idée de les coller contre la grille. Je dévore ce que je peux à travers. J'arrive à effleurer son anus et son abricot avec ma langue. Je monte sur le tabouret et j'essaye de la pénétrer, avant de me rendre compte que ça ne passera jamais à travers ce putain de grillage. Une tentative désespérée d'un désespéré...

Elle parvient cependant à me lécher le bout du gland.

A la fin, elle avale tout.

Elle me quitte en pleurant, sans même me dire au revoir.

Elle sait qu'on ne se reverra plus jamais sans doute...

Dernier contact féminin de ma vie certainement.

Y'en a pas eu beaucoup. J'ai toujours été terriblement mal à l'aise avec les femmes.

Un homme c'est clair et transparent. Une heure après avoir fait sa connaissance, on sait à qui on a faire.

Une femme, même si on la connaît depuis des années, ça reste une inconnue.

On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les pépées.

Chez les hommes, le sexe est à l'extérieur du corps.

Chez les femmes, c'est l'inverse. C'est très révélateur...

1er décembre 1959:

Je dévore des bouquins. Je me cultive à fond, en vain, sans savoir pourquoi...

4 Janvier 1960:

C'est officiel, mon exécution est prévue pour le huit février prochain.
Je ne vais pas vraiment avoir le temps de découvrir cette nouvelle décennie...

1er février 1960:

Visite de Laffargue. Il est encore plus croulant que la dernière fois. Lui aussi ne passera pas cette nouvelle décennie!
Il me confirme qu'il sera là pour mon exécution, puis il me parle de repentir, de prières, du pardon de mes péchés, ect...
-Vous êtes avocat, pas curé. Laissez-moi!
Je supporte pas ce genre de bigoterie. Un mec comme ça dans ma cellule, je préfère passer sous la veuve tout de suite!

3 février 1960:

Maman vient me voir. On se parle même pas. On pleure des rivières elle et moi. On peut pas se dire adieu.

5 février 1960:

J'arrive pas à me faire à l'idée que dans trois jours je ne serai plus. Franchement, j'espère qu'il n'y a rien de l'autre côté...

7 février 1960:

Laffargue m'envoie un curé!
Je le chasse à grands coups de pied au cul.
-Retourne t'occuper du cul des communiantes, charogne!
Je suis depuis hier dans une cellule grande comme une chiotte. L'antichambre de la mort.
Les murs sont peints à la chaux. Pas le moindre graffiti.
Un petit aperçu du grand blanc qui m'attend, et qui attend ces pages.
Adieu cher journal...

8 février 1960:

Vers trois heures du mat, j'entends des pas dans le couloir.
A l'ouverture de ma porte, je pense voir Laffargue surgir de l'obscurité. Mais c'est ma Thérèse qu'on fait entrer.

-Toi?!?

-Oui moi! Je remplace Laffargue. On l'a trouvé mort dans son lit cet après-midi. Mort naturelle d'après le toubib.

-Amen! C'est lui qu'avait besoin du curé...

-Je suis venue à Marseille pour te voir une dernière fois. Mais on a refusé ma visite car tu étais déjà là.

Quand un collègue m'a annoncé la mort de Laffargue, je me suis proposée pour le remplacer.

Puis, après un long silence, elle ajoute:

-Norbert... La grâce est refusée...

-Amen... Merci mon général...

Alors, sans un mot, nos corps se collent comme des aimants. Ici, plus de grillage pour limiter nos étreintes.

Je la pénètre presque immédiatement. Elle émet alors comme un long soupir de soulagement.

J'ai enfin l'impression de vivre intensément pour la première fois de ma vie. Je jouis en elle comme l'ultime bouquet final d'une vie qui n'en était pas une.

Vers quatre heures, des pas dans le couloir nous ramènent sur terre.

-C'est l'heure.

Nous disent les matons. Je sors en tenant Thérèse par la main, escorté des deux gardiens.

Puis, au détour d'un de ces couloirs glauques, Thérèse est interpellée par un civil sortant d'un bureau.

-Maître Perlain? Vous pouvez venir un instant s'il vous plaît? Juste une formalité.

D'abord surprise, Thérèse me lâche la main, et disparaît dans le bureau.

Je continue à marcher entre les deux gardiens, mais je m'aperçois qu'on ne prend pas le chemin de la petite cour où ont lieu les exécutions.

On arrive au portail, et là, surprise. C'est pas une guillotine qui m'attend, mais une camionnette de l'armée avec quatre bidasses.

-Norbert Dufroy? Je suis le sous-lieutenant Morin, votre nouvel avocat.

Me dit cette grande tringle à chiottes, sapée en uniforme de défilé. Il me tend un papalard où il est indiqué que je suis convoqué au tribunal militaire d'Alger pour y être jugé au motif de double meurtre, ainsi que de désertion.

-C'est...C'est quoi ce délire?!?

-Meurtre du sergent Reichmann, d'une indigène et désertion. Vous avez reconnu les deux meurtres l'ors de votre première déposition.

Me voilà qui quitte les Baumettes dans la camionnette.

Ces bidasses sont des mecs d'un régiment de génie.

Pourquoi on envoie le génie me chercher? C'est pas leur boulot! De plus en plus bizarre... Ils en sont à se demander si je dois finir sans tête ou avec douze balles dans la peau !!?

Le jour n'est pas encore levé, quand je décolle dans un avion militaire d'un aérodrome que je n'ai pas pu situer.

A mes pieds, un sac paco, où on a mis toutes mes affaires, y compris ce journal. A part le sous-lieutenant et deux soldats, il y'a un civil à moitié louche, sale et le visage

tuméfié qui dort.

Par le hublot s'éclaire la Méditerranée. Bientôt, je reconnais la côte algérienne sous le soleil.

Mais curieusement, l'avion continue à s'enfoncer vers le sud. Les premières dunes apparaissent. Je ne pensais jamais revoir un tel spectacle. Mais maintenant, c'est clair, on va pas à Alger. J'ai plus qu'un mauvais pressentiment...

L'avion se pose sur une piste au milieu du désert, avec un hangar en taule pour seul bâtiment. En sortant, j'interpelle le sous-lieutenant: -Attendez! Je croyais qu'on devait me juger à Alger?

-Vu la situation à Alger, le tribunal militaire est déplacé dans cette région plus calme.

Qu'il me répond froidement.

Nous voilà dans un GMC avec l'autre civil.

Avec les bâches, on ne voit rien de l'extérieur, mais vu comment ça patine, c'est clair qu'on est toujours dans le sable.

Au bout d'à peu près quatre heures de route, le camion s'arrête enfin, les bâches s'ouvrent sur un grand camp entouré de barbelés et de miradors, constitué de longs hangars en taule, et tout ça au milieu des dunes. Bizarre...

Moi et l'autre civil, on est emmenés vers un bâtiment estampillé "Infirmerie". On nous y enferme chacun dans une toute petite chambre spartiate, avec un lit de fer, un pot de chambre, et une petite tablette sur laquelle un plat de lentilles au corned-beef m'attend. Il est tiède et y'a plein de pierres dans les lentilles. Bref, des lentilles de l'armée.

Je vois le soleil se coucher par la petite lucarne.

Je m'attendais au néant salvateur de l'après guillotine, mais me voilà de retour dans le Sahara.

ça ne finira donc jamais?

9 février 1960:

Ce matin, des mecs en blouse blanche sont venus me chercher vers six heures. Ils m'ont foutu à poil et m'ont douché avec un jet d'eau relié à une moto-pompe.

J'avais beau hurler que la pression était trop forte, ils s'en foutaient. Après, ils m'ont emmené, toujours à poil, dans le bureau d'un mec qui ressemblait à un toubib.

Il m'a ausculté jusqu'aux couilles et au trou du cul, sans dire le moindre mot. J'avais l'impression d'être un rat de laboratoire. Puis, ils m'ont filé un treillis trop grand, sans sous-vêtements, avant de me remettre dans ma chambre. Qu'est-ce que je fous là? Qu'ont-ils fait de Thérèse?

10 février 1960:

La visite médicale se poursuit.

Prise de sang, analyse d'urine, de merde, tension, et j'en passe.

-A quoi ça rime tout ça? On me juge quand?

Que je lâche nerveusement au toubib.
-On vérifie simplement que votre pathologie mentale n'est pas liée à des problèmes de santé. C'est pour votre dossier judiciaire. Votre avocat nous a demandé ça.
Qu'il me répond sur un ton didactique.
J'en crois pas un mot...

11 février 1960:

Cette fois, j'ai droit au sport. Je suis sur un vélo sans roues, avec des électrodes partout et un tube dans la bouche.
Pendant toute la visite, je suis cette fois accompagné d'un bidasse armé jusqu'aux dents. Le toubib m'a visiblement trouvé trop récalcitrant hier.
Au bout de quelques heures, suite à la batterie de tests, le toubib inscrit "Apte" en bas d'une page.

12 février 1960:

Je demande à voir mon avocat. On me répond que je vais le voir dans les prochains jours.
Je demande à téléphoner à ma mère et à Thérèse.
On me dit que le téléphone le plus proche est à 150 bornes.
-C'est quoi ce camp? On est où ici?
-Au Club Med!
Qu'ils me disent en ricanant.

13/14 et 15 février 1960:

On vient me chercher au milieu de la nuit. Je suis dans un GMC en compagnie du civil qui était dans l'avion avec moi, et d'un arabe, visiblement un féloze, qui n'arrête pas de marmonner dans sa langue.
Au bout de quelques heures, on nous débarque au milieu du désert. Le jour ne pointe pas encore.
On nous attache à trois poteaux de bois plantés en ligne, espacés de deux mètres environ.
-C'est quoi tout ça? On nous exécute avant d'être jugés?!?
On me répond par un coup de crosse dans la gueule.
Et puis, ils se barrent. Ils nous laissent là ces cons!
-Hé! T'es qui toi? Pourquoi t'es là?
Me demande le civil crasseux.
Après avoir répondu à ses questions, il me dit qu'il est de Lyon. Qu'il a été condamné à mort pour le meurtre d'un bijoutier l'ors d'un braquage il y'a trois ans, et qu'à l'heure qu'il est, il devrait avoir perdu la tête depuis trois semaines. Tout comme moi, il ne sait pas ce qu'il fout là.
L'aube commence à poindre, ce qui me permet de voir ce qui bouge et grogne près de nous depuis qu'on est là.
Des cochons! Au moins une douzaine dans des cages réparties autour de nous. Quel étrange bestiaire!
A l'horizon une espèce de tour Eiffel semble sortir du

sable. Les parisiens ici?!? Là c'est sûr, je suis en enfer!
Mais l'aube avançant, il semble que ça soit plutôt une sorte
de derrick.
Soudain, dans cette direction, un flash lumineux intense.
Un truc plus brillant que mille soleils.
Même en fermant les yeux et en baissant la tête, ça fait mal
à travers les paupières.
Un énorme coup de vent s'abat soudain sur nous,
accompagné d'un grondement sourd.
Et l'air devient brutalement brûlant.
Je ne m'entends pas hurler.
Des gouttes humides et brûlantes me tombent dessus.
Une pluie qui n'a rien de fantôme.
Je tombe dans les vaps.
Je suis réveillé par des voix:
-Bon, celui-là il est mort. Au frigo!... L'arabe bouge
encore. A l'hôpital. Vite!... Le troisième est pas mal. Il a
juste un oeil en moins... Y'a quatre porcs vivants. Allez on
embarque tout ça!
Après je sens qu'on me porte. J'entends le bruit d'un
camion, et je tombe à nouveau dans le coltard.
Je me réveille car on m'asperge de flotte. Puis je sens qu'on
me couvre d'une pommade.
Je sais pas où je suis. J'y vois que d'un oeil, et tout est
trouble. J'ai mal, je tremble de partout.
Je gueule: -Vous m'avez fait quoi? Je suis où?!?
Ils me font une injection, et je sombre à nouveau.

Je m'éveille à l'hôpital du camp. J'y vois à peu près. Je suis
sous perfusion.
Le toubib de la visite médicale m'ausculte.
A nouveau prise de sang, prélèvement de peau et tout le
bordel.
-Vous avez pas honte de jouer avec nous comme des rats
de laboratoire hein?!? Je veux voir mon avocate!!!
-Ecoutez-moi bien! Vous avez été condamné à mort. Votre
grâce à été refusée. Vous n'êtes plus un humain! Vous êtes
de la matière biologique! Réjouissez-vous! Votre corps
contribue à la sacralisation du territoire national!
Qu'il me dit.
Je grelotte toute la nuit. Je vomis même dans mes draps.
Au matin, avant de les faire nettoyer, le toubib prélève un
échantillon de ma gerbe.
Dans l'après-midi, il revient avec deux colons, tous deux
les cheveux grisonnants. Ils me regardent comme une bête
curieuse.
-Est-ce qu'on l'emmène avec les autres à Djibouti?
Demande le toubib.
-Non, il est trop amoché.
Répond un des colons.

Ils m'ont filé des calmants. Comme ça je dors à peu près.
Ce matin, ils me donnent une soupe, que je m'empresse
d'avalier, bien qu'elle soit dégueulasse. Il faut dire que j'ai
rien bouffé depuis trois jours.

Nouvelle auscultation ce matin. Sur son dossier estampillé
"Rapport d'analyse", le toubib indique: "Début de la chute

des cheveux".

Après son départ, je m'aperçois que mes tifs partent à poignée. Le soir, il m'enlève la perfu, et on me remet dans ma chambre. Je suis de plus en plus faible.

16 février 1960:

Ils me filent des médocs qui me font vomir.
J'entends le toubib parler aux infirmiers au bout du couloir:
-Arrangez-vous pour qu'il crève le plus tard possible! On a déjà perdu l'arabe, alors ça suffit comme ça!

17/18 février 1960:

Il fait une chaleur d'ours sous les taules.
Pour cette raison, ils me laissent déambuler dans le couloir sans surveillance.
Il y' a dans ce couloir une fenêtre qui donne sur la cour de l'infirmerie. De là, je vois un camion avec un palan qui vide les bennes à ordures de chaque bâtiment.
Celle de l'infirmerie est juste sous cette fenêtre.
Ni une ni deux, j'ouvre la fenêtre et je saute dans la benne.
Je me pique au passage avec des seringues usagées.
Les mecs vident la benne sans me voir. Je me trouve englouti sous un tas de merde.
Dix minutes plus tard, le camion vide son chargement.
Une fois le camion parti, je sors la tête des immondices.
Cette décharge est environ à deux bornes du camp derrière une dune.
Je me mets à courir vers le couchant comme il y'a quatre ans. A la différence que cette fois-ci, je n'ai ni vivres, ni eau, et que je suis très faible.
Le jour n'est pas encore couché, quand je m'effondre.
Dans la torpeur, soudain, Omar et les siens, ainsi que Marie-Louise m'entourent.
Ils sont décharnés, leurs yeux ballants.
Marie-Louise, elle, porte des traces de brûlures sur tout le corps. Elle se penche vers moi, et me plante mon couteau de chasse dans le bras.
Je reprends alors mes esprits.
C'est l'aiguille d'une perfu, qu'un infirmier me plante dans le bras.
Je suis dans une espèce de bunker, tout en béton brut.
J'entends un trafic automobile important. Je suis donc à coup sûr près d'une ville.
Le chant d'un muezzin m'éclaire sur ma situation.
Je suis donc toujours en Algérie, ou tout du moins en Afrique du nord.
L'infirmier ne répond pas à mes questions.
Mon sac paco contenant mes affaires est au pied du lit, mais il n'y a rien d'autre dans cette étrange pièce.

19 février 1960:

J'aperçois le jour à travers une sorte de meurtrière dans le béton. L'infirmier, toujours muet, me sert une tambouille de pois chiches. J'ai la perfu dans un bras, et l'autre est attaché par des menottes. C'est pas évident pour bouffer. Dans la soirée, l'infirmier entre en compagnie d'un des colonels qui m'avaient rendu visite au camp. Il me regarde comme un objet.
-Faites lui une dernière prise de sang et rendez-le aux civils. On a plus besoin de lui.
Qu'il dit à l'infirmier avant de se barrer.

20 février 1960:

Dès l'aube me voilà ligoté avec un bandeau sur les yeux. Même rengaine: Le camion et puis l'avion. Quelques heures plus tard, après m'avoir enlevé le bandeau, sans surprise, me voilà dans une camionnette de l'administration pénitentiaire dans les rues de Marseille. Mais une fois aux Baumettes, on s'empresse de m'envoyer en isolement à l'infirmierie. Je demande à voir Thérèse, mais là encore, je me heurte à un mur. Je ne suis plus un humain, comme dit le toubib du camp.

21 février 1960:

Pour la première fois depuis la bombe, je vois ma tronche dans une glace. Je me reconnais pas. Je vois une espèce de zombie sans poils, avec un oeil rouge et mort. Maintenant c'est mes ongles qui tombent...

3 mars 1960:

Me voilà en isolement dans une cellule. Un infirmier et un toubib passent me voir de temps en temps sans dire un mot. Quand ils entrent, je vois furtivement une pancarte sur la porte: "Défense d'entrer. Danger de mort." ça me fait penser à mon vieux qui a clouté une pancarte "Chien méchant" sur la porte de notre maison. Il a jamais eu de chien! Tout ça pour éloigner les voleurs et autres chieurs. C'est un con, mais faut admettre qu'il est pas bête...

4 avril 1960:

Je peux lire furtivement quelques lignes de mon dossier médical lorsque le toubib tourne le dos: "Multiples

tumeurs". C'est tout ce que je peux voir, mais ça suffit pour me faire une idée. D'ailleurs, il me donne plus de médicaments. Il me laisse crever en silence...

2 mai 1960:

Aujourd'hui, j'ai la visite d'une bonne sœur. Je lui fais un résumé de ma situation dramatique, des horreurs qu'on me fait subir, que je veux voir mon avocate, ect... Elle reste imperturbable et froide en me faisant ma picouze, et me répond par un lapidaire: -A chacun sa croix! Puis elle se barre. ça m'apprendra à me moquer des curés...

4 juin 1960:

Comme un naufragé, en désespoir de cause, j'écris un message sur un bout de PQ que je glisse dans un flacon d'analyse d'urine, avant de le balancer dans les chiottes, en espérant qu'on le retrouve prochainement dans la grande bleue. J'y raconte que je suis un cobaye humain. Pas le premier, et sans doute pas le dernier...

18 juin 1960:

Je copie le même texte à chaque fois. Je note même le nom et l'adresse de Thérèse. J'en suis à ma trentième bouteille balancée dans les chiottes...

FIN DE COPIE

PIECES JOINTES AU DOSSIER:

MR. xxxxxx xxxxxxxx Marseille le 18/07/60
xxxxxxx du centre
carcéral des Baumettes
Chem. Morgiou
Marseille (Bouches du Rhône)

A Monsieur XXXXX, directeur des opérations spéciales
auprès du ministère de XX XXXXXXXX.

Objet: Demande du dossier Dufroy Norbert.

Monsieur,

Après de multiples demandes, je m'adresse à vous en désespoir de cause.

J'ai remué ciel et terre pour obtenir de consulter le dossier Dufroy. Mais ma qualité de juriste, et le fait que j'ai été l'avocate de ce dernier à deux reprises, n'ont pu faire que j'accède ne fût-ce qu'à des éléments de ce dossier.

On m'a opposé des prétextes, aussi farfelus les uns que les autres, auxquels je n'accorde aucun crédit.

L'exécution de Norbert Dufroy était prévue pour le 08/02/60. Mais au dernier moment, on m'a signifié qu'il était transféré en Algérie pour y être jugé par un tribunal militaire!

Ce n'est qu'en septembre de cette année 1960 qu'on m'a informé de son retour à Marseille et de son exécution deux mois avant.

Après des années de démarches auprès des autorités militaires, j'ai pu juste apprendre que son procès avait été annulé pour vice de forme, et que l'armée l'avait restitué à la justice civile. Mais on ne m'a donné aucune information concernant les cinq mois qu'il est censé avoir passé en Algérie.

Je sais que ma liaison avec Norbert Dufroy m'a valu la haine de ma profession, et a nui considérablement à ma carrière. Mais Norbert Dufroy a laissé quelqu'un de bien vivant en ce monde avant de disparaître: Une fille, ma fille Catherine, qui vient de fêter son douzième anniversaire, et qui ne cesse de me poser des questions sur son père.

Pour cette enfant innocente, je vous demande, Monsieur, de m'apporter les réponses à ses questions.

Dans l'attente, recevez Monsieur, mes sincères salutations.

Perlain Thérèse

Direction générale
des XXXXXX
du XXXXXX
56 bld XXXXXXXX
75006 Paris

Paris le 15/04/74

Au service archivage du XXXXXX

Objet: Destruction du présent dossier.

Suite à la dissolution du service des affaires algériennes, la décision a été prise de détruire tous les dossiers relatifs à ce service, dont le présent document dit de l'affaire Dufroy Norbert.

Toutes les pièces jointes à ce dossier devront également être supprimées, ainsi que les échantillons biologiques prélevés lors de l'opération XXXXXXXX XXXXX.

Salutations.

Colonel XXXXXX